Le titre original de cet ouvrage est :

JAGD DER OUTSIDER

Traduit de l'allemand par l'Arkonide Masqué
(Janvier 1997)

La chasse des Outsiders

par Hans Kneifel

Au cours de ces chasses à l'homme,
les immunisés sont des proies.

En cette année 3580, c'est une toute nouvelle humanité qui vit sur la Terre depuis que celle-ci se trouve dans le Maelström d'étoiles : l'écrasante majorité des êtres humains est devenue aphilienne, c'est-à-dire qu'elle n'est plus capable d'éprouver d'émotions ni de sentiments. On a vu comment cette nouvelle humanité traite ses vieillards : elle les parque dans des Hospices, où ils végètent en attendant la mort.

La petite Organisation Meilleur Voisinage (OMV), qui dirige ses actions contre le régime en place, n'a à première vue que peu d'atouts en sa faveur. Ses membres, auxquels se sont joints les quelques immunisés restants, vivent dans la clandestinité.

Mais même parmi les aphiliens dépouillés de leur authentique humanité, il existe une minorité qui se différencie en de nombreux points du reste de leurs semblables.

Il s'agit des " outsiders ". Ils chassent les immunisés qui ont conservé leurs sentiments humains. Les immunisés ne sont que des proies lors de LA CHASSE DES OUTSIDERS...

CHAPITRE I

Lentement, la silhouette étroitement moulée dans une tenue de combat de couleur noire se retourna. Son champ protecteur sphérique scintillait sous les premières lueurs du soleil. L'écho d'une salve radiante résonnait encore entre les arbres et les buissons. Un rayon de soleil joua dans la chevelure presque blanche de la jeune fille.

Crystal rengaina son arme, après s'être assurée que personne ne pouvait plus l'attaquer. Pas un trait de son joli visage n'aurait pu laisser deviner que Crystal venait de tuer l'un des malades.

« Encore un de moins », pensa-t-elle.

Ses yeux brillaient, mais Crystal n'en avait pas conscience. La traque avait été longue et excitante, comme une étreinte avec un homme viril, et le choc de la satisfaction l'apaisait comme une brise légère. Ce n'était déjà plus qu'un souvenir fugace dans son esprit. Là-bas, à moins de cent pas, gisait le malade qui ne constituerait plus désormais un poids mort pour la société.

Crystal s'étira. Elle inspira avec délectation l'air froid du matin tout en regardant le cadran de la grande horloge à travers les épais branchages, par-dessus la surface de la mer. On était le premier août 3580 et, à New York, la ville dans laquelle Crystal résidait actuellement, il était cinq heures et treize minutes. La vie entre le parc et les gratte-ciel en ruine la fascinait. Elle savait qu'elle était plus que jamais sur la bonne voie pour devenir l'une des outsiders les plus réputées.

Elle tira de nouveau son arme, ajusta l'intensité du faisceau, et disparut entre les arbres.

Le calme régnait. Rien ne bougeait entre les façades lointaines des bâtiments et les rampes d'envol. On entendait seulement des cris d'oiseaux invisibles.

Crystal Talongh était une gracieuse et ravissante jeune femme âgée de vingt-huit ans. Elle se faufilait comme un animal dans l'entrelacs de la végétation sauvage. Elle observait simultanément l'espace aérien au-dessus d'elle, son environnement et le petit appareil détecteur à son poignet. Elle n'était pas suivie. Quelques minutes plus tard, elle émergea de la végétation et s'approcha à quelques pas du cadavre.

Elle retourna le corps d'un coup sec de son petit pied chaussé d'une botte élégante. De l'herbe resta collée le long de la blessure qui avait labouré le menton, la gorge et la poitrine de sa victime. Les yeux vitreux de l'homme, qui s'était placé en marge de la société par sa singularité et la folie de sa maladie, fixaient le ciel bleu au-dessus de lui. Manifestement, il était mort.

Après avoir pris un cliché, Crystal fit de nouveau demi-tour et disparut entre les arbres. Tenant fermement son arme dans la main droite, elle courut d'un pas léger vers les façades blanches des bâtiments les plus proches. Son petit glisseur personnel était posé là-bas.

Les outsiders, membres d'un groupe obéissant uniquement à ses propres règles, n'étaient pas encore reconnus officiellement. Mais en fait, les autorités toléraient les activités de ces chasseurs nocturnes, parmi lesquels figuraient Janzon *Tête d'Ours*, Hammer Dross, ou encore le fameux Jocelyn, dit *le Pic*. Mais elles ne les acceptaient et ne les appuyaient pas. Pas encore…

Aussi Crystal devait-elle à présent disparaître si elle ne voulait pas avoir d'ennuis. Elle haussa les épaules et prit une profonde inspiration tout en se réjouissant à l'idée du bain chaud qui l'attendait. Sa joie, mais elle l'ignorait, était abstraite et très éloignée des profondes émotions que pouvaient ressentir les malades. Pour elle, un bain n'avait qu'une fonction hygiénique.

Crystal rejoignit son glisseur et tendit la main gauche vers la serrure de la portière. Le minuscule détecteur cellulaire vérifia instantanément ses ondes corporelles et libéra le verrou. Toute autre personne qui se serait approchée du glisseur aurait reçu un redoutable choc électrique qui l'aurait projetée à dix mètres en arrière.

« Tout va bien », pensa-t-elle. Elle avait faim et avait besoin d'un verre d'alcool pour se détendre. Ses longs cheveux d'un blond presque blanc ondoyèrent sur ses épaules lorsqu'elle se glissa sur son siège. Elle mit le moteur en marche et décolla. L'immeuble en ruine, au quarante et unième étage duquel elle habitait, n'était qu'à trois cents mètres de là.

Au fur et à mesure que le glisseur s'éloignait du parc à l'abandon, de plus en plus de bâtiments délabrés apparaissaient. Les jardins et les parcs entre les immeubles étaient retournés à un état sauvage inconnu jusqu'à ce jour, car plus un seul robot d'entretien ne fonctionnait. Ce quartier de la ville semblait être tombé en décadence, tout comme ses habitants qui ne faisaient pour la plupart que se maintenir entre la vie et la mort. Personne ne s'occupait plus d'eux.

« Ils dorment encore », songea Crystal en virant sur la gauche. Le glisseur s'engouffra dans un tunnel et émergea de l'autre côté de la piste couverte de détritus, pour arriver finalement devant un immeuble aux fenêtres brisées, à la façade défoncée et maculée de déjections d'oiseaux. Le glisseur freina devant l'entrée du garage souterrain. Crystal pilotait prudemment sa machine bien qu'ici, immédiatement à proximité de sa forteresse privée, elle n'eût rien à redouter de personne.

Les malades ne contre-attaquaient jamais. Les autres outsiders ne l'importunaient pas et la police tolérait ouvertement le travail qu'elle accomplissait. Elle avait déjà remarqué cet état de fait à Hawaï. Elle était ensuite venue ici, dans cette jungle de pierre où cohabitaient le chaos humain et les espaces verts sauvages.

Le glisseur entra dans le garage vide. Quand il se posa, deux systèmes détecteurs de présence distincts allumèrent l'éclairage du hall. Les ombres des piliers et des épaves des autres véhicules dessinèrent des ombres grotesques sur les murs. Avant de descendre, Crystal activa tous les systèmes de sécurité de son glisseur. Tout intrus qui essayerait de s'y attaquer serait purement et simplement volatilisé.

En dépit de toutes les mesures de sécurité en service, Crystal courut en zigzag vers l'escalier. Elle gravit les marches à grandes enjambées avant de se jeter dans le dernier puits antigrav encore en état de marche.

Elle se laissa emporter par le champ de force.

Il n'était pas encore tout à fait six heures et elle avait déjà oublié l'exécution du malade. Dans deux heures, les autres habitants de l'immeuble quitteraient leurs appartements comme des rats, dans leur quête épuisante pour arriver à survivre jusqu'au lendemain.

♦

Ici, c'était son refuge.

Elle y était en sécurité. Elle avait refermé derrière elle les lourdes portes blindées. Elle n'avait coupé que brièvement les barrières énergétiques automatisées, le temps de pouvoir elle-même les franchir. Elle n'était plus qu'à dix mètres de la porte de son appartement. Là-haut, à près de cent cinquante mètres au-dessus du sol, le soleil réchauffait la terrasse de ses rayons.

Crystal tira sa petite clef positronique hors de son gant. Elle était parfaitement calme. Elle pensait en termes de froide logique. La traque était terminée. Une nouvelle traque d'un autre malade allait pouvoir commencer.

Elle introduisit la clef dans la serrure, qui émit un bourdonnement.

Dès que la porte commença à coulisser sans faire de bruit, Crystal Talongh sut que quelque chose était arrivé. Elle réagit avec la précision mortelle d'un serpent venimeux.

Elle augmenta l'intensité de son champ protecteur et envoya simultanément une impulsion radio activant deux douzaines de dispositifs défensifs divers répartis dans l'appartement. Son arme parut sauter d'elle-même dans la main de la jeune femme.

« Que se passe-t-il ? Il y a quelqu'un dans mon appartement ! » pensa-t-elle alarmée en se pressant contre le mur, à l'abri de la porte coulissante.

Son odorat l'avait avertie. Une odeur d'humidité et de sels de bain flottait dans l'air, jusque dans l'entrée.

Centimètre par centimètre, Crystal se glissa le long du couloir plongé dans la pénombre. À ses murs étaient accrochées de coûteuses reproductions de tableaux qui dissimulaient en fait des installations d'alarme. Quelqu'un se cachait quelque part devant elle. Elle ne percevait aucun bruit, pas même une respiration. Qui cela pouvait-il être ? Qui pouvait avoir réussi à pénétrer dans sa forteresse ?

« Un malade... ? »

Tout en progressant, elle réfléchissait à l'identité possible de l'intrus. Comme le chasseur au moment de faire feu, elle n'était absolument pas nerveuse, ni inquiète.

Non ! Un malade n'aurait jamais pu faire preuve d'une telle maîtrise de soi et n'aurait pas pu posséder d'armes ou d'autres instruments lui permettant de s'introduire ici.

Un autre être humain ? Une de ces créatures désocialisées sur le déclin, auxquelles elle ne prêtait même plus attention depuis bien longtemps ?

Non, c'était totalement impensable !

Crystal atteignit le bout du couloir et leva son arme en position de tir. Elle n'eut pas besoin d'enlever le cran de sûreté de son radiant : il était toujours relevé. Elle savait que celui qui l'attendait ici était assez aguerri pour pouvoir la tuer également.

Un autre outsider comme elle !

Il ne pouvait en être autrement. Crystal fit pivoter son corps le long du montant de la porte et pointa son arme en direction de la luxueuse salle de bains. Elle sentit l'air aromatisé pénétrer ses narines. Son cœur battit plus fort. Elle allait peut-être accomplir sa seconde mise à mort de la journée. Ou bien être tuée elle-même...

Elle se contrôla pour atténuer le bruit de sa respiration. Le puissant champ protecteur entourait son corps. Le générateur travaillait silencieusement. Là, devant elle, quelqu'un l'attendait... Le salon était vide. Dans la grande pièce de cent mètres carrés, il n'y avait aucun meuble derrière lequel on aurait pu se dissimuler.

Crystal avança en silence sur le tapis richement décoré jusqu'au mur d'en face. Elle s'y adossa et jeta un coup d'œil par la porte suivante. La senteur des sels de bain flottait toujours dans la pièce, mais rien n'avait été touché. Il n'y avait pas la moindre trace de passage.

Elle ne distingua pas la plus petite ombre, ni le moindre mouvement sur la terrasse. Apparemment, elle était seule.

Alors, la salle de bains ?

« Ce n'est pas possible ! Personne n'est sorti de la salle de bains ! » se dit-elle étonnée en traversant en trois enjambées la cuisine robotisée pour se glisser à l'abri derrière le bar, avant de donner un coup de pied dans la lourde porte de verre opaque de la salle de bains.

Le battant s'ouvrit brusquement. Un champ énergétique rectangulaire, qui s'étendait sur presque toute la largeur de la pièce, séparait Crystal de la somptueuse baignoire.

— Bienvenue ! dit une voix masculine provenant de l'autre côté du champ énergétique.

Froidement, sans éprouver de peur ou de surprise, Crystal assimila ce nouvel élément. Sa main pointa par réflexe son arme dans la direction de la voix. Elle émanait d'un homme qui se tenait auprès de la baignoire.

— Que cherchez-vous ici ? demanda Crystal en se convainquant d'un coup d'œil rapide que l'homme, vigoureux et de taille moyenne, était seul.

Il tenait un appareil de contrôle dans la main gauche et un radiant lourd dans la droite. Il lui souriait effrontément de toutes ses dents blanches. Il avait de l'allure, mais d'une manière indéfinissable, il lui parut dangereux.

— Cet appartement est tout à fait convenable. Sachez que je suis Jocelyn *le Pic*. Vous avez bonne réputation dans le coin !

Elle dit froidement :

— Fichez le camp d'ici. C'est à contrecœur que je descendrais un outsider, mais je le ferai si j'y suis obligée. Mon appartement n'est pas un hôtel !

Le Pic grimaça un nouveau sourire, mais l'éclat de ses yeux contredisait son expression. Il avait revêtu un peignoir d'un jaune criard. Assis sur le rebord de la baignoire, il agitait un pied dans l'eau moussante.

— Vous ne me descendrez pas si je ne vous le permets pas, dit-il en montrant son appareil de contrôle. Je suis ici uniquement pour prendre possession de votre secteur.

Elle réfléchit à la situation, et se douta qu'un outsider qui était en mesure de neutraliser ses différents systèmes défensifs, et cela sans trace de destruction visible et sans déclencher les dispositifs d'alarme, était plus calé qu'elle.

Elle changea prudemment de sujet.

— Nous sommes tous les deux des outsiders. Pourquoi ne vous occupez-vous pas des malades de cette partie du pays ?

Il la regarda sans la moindre gêne. Ses yeux perçants glissèrent le long de sa combinaison moulante et elle se sentit mise à nu par son regard. Un frisson parcourut son corps.

— Ça viendra, quand nous aurons trouvé un terrain d'entente. Votre appartement correspond exactement à ce que je cherchais. Toujours prête à me descendre ?

Il lui restait encore une possibilité qu'il ne connaissait pas. Crystal alla lentement jusqu'au mur et se plaça exactement sur le motif du tapis sous lequel était caché un certain contact.

— Oui. Et cela va être ma seconde exécution de la journée. Pour la dernière fois : il vaudrait mieux se mettre d'accord !

— J'ai pris ma décision ! dit Jocelyn en se levant pour se camper face au miroir.

Il se retourna au moment où l'orteil de la jeune femme appuyait sur le contact. Il ne fallut qu'une fraction de seconde au dispositif pour entrer en fonctionnement.

Un mugissement infernal se fit entendre. Immédiatement, l'intensité de leurs champs protecteurs fut amoindrie. *Le Pic* et Crystal réagirent tous les deux dans la même seconde. Ils étaient parfaitement entraînés.

Jocelyn se jeta de biais à travers la pièce et tira trois coups de feu brefs en direction de Crystal. Les décharges d'énergie traversèrent l'écran affaibli, dont l'énergie était aspirée par les appareils invisibles. Elles atteignirent l'écran corporel de la jeune femme, qui s'enfuit de la salle de bains soudain embrasée.

L'énergie fusait de partout, du sol au plafond. Crystal visa et tira depuis le centre du salon, mais sans résultat. L'affrontement restait indécis.

— Arrêtez ! Vous allez ravager mon appartement ! cria-t-elle en courant vers la terrasse par une issue de secours.

Près de son talon, un projectile se planta dans la pierre et la fit fondre dans un bouillonnement.

— Cet appartement est déjà le mien, mais vous ne l'admettez pas encore ! cria à son tour l'autre outsider en courant en zigzag à travers la pièce pour éviter ses tirs.

Le peignoir de bain glissa de ses épaules. Jocelyn ne portait en dessous qu'un pantalon et un léger maillot. Il se jeta en avant et roula sur lui-même pour se relever lentement, une fois à l'abri d'un bac de béton contenant de la terre, du gravier et des plantes. Un nouveau coup de feu passa juste au-dessus de sa tête.

Les robots d'entretien s'affairaient déjà à l'intérieur de la pièce. Ils répandaient du liquide extincteur et tentaient de réparer les dégâts.

Sur la terrasse, à plus de cinquante mètres au-dessus du sol herbeux du parc, les deux adversaires s'épiaient mutuellement.

Jocelyn rampa rapidement le long du mur de béton et réapparut dix mètres plus loin sur la droite. Il ne possédait visiblement plus son appareil de protection. Son arme rugit et cracha un jet de feu qui passa au-dessus des plantes, des bancs et de l'eau de la piscine. Il toucha une balancelle, qui flamboya et prit feu.

— Vous êtes trop belle pour mourir, vous savez ! cria Jocelyn.

On ne pouvait pas deviner à sa voix s'il était ou non sous l'emprise de la fièvre de la chasse. Ce combat l'excitait-il, ou bien cet homme considérait-il ses actes comme un devoir envers la société ?

— Alors laissez-moi vous descendre ! répliqua-t-elle.

Elle possédait encore son champ protecteur, mais il avait déjà été touché plusieurs fois. Son générateur bourdonnait. Crystal se cachait à présent de l'autre côté de la piscine et attendait l'occasion qui devait inévitablement se présenter. Jocelyn allait vouloir la prendre à revers et dans ce but, il lui faudrait passer entre le bar extérieur et la cheminée. Elle balayait lentement la zone concernée avec le viseur de son arme. Crystal banda ses muscles.

Elle entendit derrière elle un bruit qui n'avait rien à voir avec le déluge de cris, de tirs et d'échos du combat. Crystal fit demi-tour en roulant sur les genoux et les coudes sur le sol herbeux et vit une ombre fugace derrière elle. Elle reconnut sans émotion particulière que Jocelyn avait réussi à la tromper. Il était habile et méritait sa réputation.

Elle ressentit soudain la morsure glacée de la peur. Elle ne voulait pas mourir. Encore au sol, elle fit feu sur la silhouette. Puis, elle se redressa d'un bond et fonça dans la lumière matinale vers la petite cloison qui dissimulait sa plate-forme antigrav. Elle coupa son champ protecteur.

Quelques secondes plus tard, elle s'agrippait d'une main ferme à l'engin volant en forme de goutte qui s'éleva rapidement dans les airs. En penchant la tête par-dessus le rebord de sa plate-forme, Crystal vit *le Pic* à cinquante mètres sous elle, debout auprès du bassin. Il tenait son arme à la main et tirait une salve après l'autre.

— Et maintenant, *Pic*, je vais te chasser de branche en branche ! claironna férocement Crystal.

Elle s'avança au bord de la plate-forme, visa soigneusement et fit feu, le tout en l'espace d'une demi-seconde. Le premier tir toucha la surface de l'eau juste à côté de Jocelyn, faisant jaillir une colonne de vapeur bouillante. Une silhouette sombre en peignoir de bain jaillit hors du nuage de fumée et courut vers le plus proche abri.

Chaque tir se rapprochait davantage de la cible mouvante. Jocelyn bondissait et courait en zigzag sur la terrasse, cherchant à atteindre le toit. La jeune fille fit descendre sa plate-forme volante par de petites impulsions, pour viser plus précisément.

Encore trente mètres !

Jocelyn jeta un coup d'œil en biais par-dessus son épaule et vit la plate-forme antigrav qui se rapprochait. Il courut vers une fenêtre et prit son élan pour sauter. Froidement et posément, Crystal fit feu. Son tir frappa la vitre qui éclata en mille morceaux. Jocelyn se jeta avec l'énergie du désespoir à travers le mur d'éclats de verre et de feu.

— Maintenant, tu es à moi ! murmura Crystal.

Elle n'éprouvait aucun regret pour son appartement ravagé. Elle voulait tuer Jocelyn, et il venait lui-même de se jeter dans le piège. Elle rebrancha son écran protecteur.

Elle fit descendre sa plate-forme en piqué, entra par l'ouverture béante et atterrit dans le salon.

Bien avant de se poser, Crystal s'était laissée tomber en roulé-boulé sur le tapis pour se relever aussitôt, de nouveau en position d'attaque l'arme à la main.

En entendant le sifflement d'un lasso derrière elle, elle fit demi-tour et fit feu. Mais son tir passa à travers les fenêtres détruites et alla se perdre à l'extérieur. Sa main toucha

involontairement un interrupteur qui désactiva complètement son champ protecteur. Son arme décrivit une courbe dans les airs et se brisa en tombant sur le sol. Mais Crystal empoigna la fine cordelette, la coupa et fit une feinte sur le côté.

Elle sauta sur Jocelyn comme une tigresse et voulut s'emparer de son arme. Mais elle dut y renoncer car il lui porta un coup du tranchant de la main sur le poignet. Elle poussa un cri aigu. Elle essaya ensuite de lui crever les yeux avec ses ongles, mais il fut plus rapide qu'elle. La cordelette virevolta dans les airs. Elle évita de justesse que le lasso ne lui enserrât la gorge.

Ils se battaient sans dire un mot, avec la fureur de deux animaux sauvages.

Ils échangèrent des coups de poings et des coups de pieds, esquivant ou parant les coups de l'adversaire par des feintes de corps. Puis, Crystal tira Jocelyn en avant par sa cordelette et lui asséna un coup de poing sur la nuque.

Il se redressa d'une impulsion des genoux et se jeta sur le côté. Crystal tomba au sol. Jocelyn se jeta sur elle et chercha le couteau qu'il portait dans un petit étui contre sa cuisse.

Il poussa un cri quand elle lui donna un coup de genou dans l'estomac.

Elle parvint à lui faire sauter le couteau de la main et à le repousser de côté. Mais il l'immobilisa alors en posant ses genoux sur ses bras. Son visage était juste au-dessus du sien. Ils respiraient tous les deux en haletant. Leurs visages étaient dégoulinants de sueur.

— Ce serait dommage d'être obligé de te descendre, dit-il tout à coup.

Elle comprit où il voulait en venir.

— Tu n'es qu'un sale tueur ! lui cracha-t-elle.

Sauvagement et avec brutalité, il lui dégrafa sa tenue de combat.

CHAPITRE II

Les visages qu'il observait en silence étaient corrects. Les visages corrects d'hommes corrects occupant des places correctes. Durs et anguleux, avisés et sans compassion, sains et dépourvus de cette pâleur maladive qui dénotait le mécontentement : le mécontentement à l'égard de l'ordre établi.

Tous ces hommes, assis autour de la table de conférence pour écouter Reginald Bull, étaient sains.

— Messieurs, dit abruptement Bull, vous m'avez bien compris. Vous savez que je plaisante rarement.

Le poids de sa charge se lisait sur son visage. L'opposition, constituée par ces malades sous la direction du fils de Rhodan, ainsi que par d'autres groupes isolés, lui résistait. Ils semblaient devenir de plus en plus puissants.

— Mais nous savons tous qu'il n'existe que quelques poignées d'outsiders, monsieur ! lui répondit-on.

Bull leva la main et désigna un écran allumé.

— Durant les dernières heures, nous avons assisté à dix scènes dans lesquelles des outsiders, connus ou inconnus, ont éliminé des malades. Je dois dire que ces reportages ne m'ont pas ennuyé. Le vrai danger intérieur pour notre politique, ce sont les malades !

Un grand nombre d'hommes se trouvaient réunis dans la petite salle d'Empire-Alpha. Tous les membres du gouvernement savaient que l'image du monde n'était pas aussi nette qu'ils auraient voulu le faire croire. Des points noirs demeuraient un peu partout.

— C'est vrai. Et nous allons avoir encore beaucoup à faire. Ils sont certes malades, mais ils ne meurent pas vite. Au contraire ! dit l'un des hommes aux visages durs.

Reginald Bull martelait la surface de la table avec ses doigts. Il était plongé dans de profondes réflexions logiques.

— Bien au contraire, messieurs ! Nos opposants ne sont pas moins savants, ni moins capables que nous-mêmes. Mais comme ils sont malades, ils sont imprévisibles. Nous ne pouvons pas simplement les chasser comme on le ferait avec des rats.

— Exact. Ils sont obstinés, rapides et impossibles à exterminer. Et ils se retrouvent rapidement les uns avec les autres pour constituer des groupes dangereux.

Bull désigna un grand homme aux yeux clairs et au visage couvert de profondes rides.

— Daargun, vous êtes l'expert en charge du dossier des outsiders, et vous en savez plus que nous tous à leur sujet. Faites-nous un bref exposé.

Si l'un des prétendus malades avait assisté à cette conférence, il aurait été frappé par la froideur qui émanait de l'ensemble de ces hommes. Ils n'étaient guère plus que des machines humaines ou des robots, opérant uniquement en fonction des lois de la logique et du résultat optimal. Tout sentiment humain leur était étranger, comme c'était aussi le cas chez les Maahks, par exemple. Seul le résultat comptait : l'établissement de l'ordre sur la Terre et la Lune.

Daargun hocha la tête. Il désigna brièvement l'écran avant de parler. Sa voix était rauque et grinçante.

— Les outsiders constituent une arme efficace contre les malades. On peut les comparer aux chasseurs de primes de l'ancien temps. Mais eux sont sains. Leur ambition est d'éliminer les malades.

» Ils sont tous riches, aiment le luxe et le nomadisme, bien que quelques-uns se soient sédentarisés. Toute tentative de les enrôler dans des unités régulières serait vouée à l'échec. Mais en tant que chasseurs, ils sont imbattables.

Daargun reprit son souffle. Il se pencha en avant et tendit le bras vers Bull. Il dit d'un ton convaincu :

— S'il existe des gens particulièrement qualifiés pour découvrir les principaux repaires des malades, ce sont bien les outsiders.

Les malades étaient les équivalents des résistants en ce siècle. Ils appelaient aphiliens les gens normaux, autrement dit les hommes qui n'étaient plus en mesure d'éprouver de l'amour, que ce fût l'amour de leur semblable, l'amour pour un partenaire, l'amour de la nature ou des arts... Tout cela leur était inconnu et étranger.

— Il est facile pour les malades de se renseigner sur nos actions officielles et de se cacher. Nous avons donc besoin de gens comme les outsiders ! dit Bull. J'aimerais que ces outsiders soient davantage encadrés. Daargun, c'est votre domaine. Amenez-moi un outsider !

L'homme au visage ridé hocha lentement la tête. Il toussa à trois reprises avant de répondre.

— C'est pratiquement impossible. Tout ce que je peux faire, c'est me rendre auprès de l'un d'entre eux.

— Eh bien, faites-le !

— Je connais un homme particulièrement capable. Il s'appelle Jocelyn, et on le surnomme *le Pic*. Il fera ce que vous lui demanderez, mais seulement en échange d'une prime.

— Est-ce le meilleur ?

Le visage de Bull affichait un intérêt certain. Les autres hommes se taisaient et réfléchissaient à l'importance des actions à entreprendre.

— Un homme éminent, monsieur ! Mais vous ne pourrez le convaincre d'accélérer ses opérations que contre l'attribution d'une récompense.

— Quel genre de récompense ? De l'argent ? Combien ? grogna Bull.

Peut-être était-ce le moyen de connaître plus rapidement les repaires des malades. Alors les troupes officielles pourraient passer à l'attaque. La cible ultime était Roi Danton, alias Michael Rhodan, qui avait rassemblé autour de lui la plupart des malades.

— Je suggère mille solars pour une exécution filmée, annonça Daargun entre deux quintes de toux.

— C'est d'accord. Allez voir ce *Pic*... Pourquoi est-il donc surnommé ainsi ?

Daargun avala un médicament mélangé à une gorgée d'eau tiède. Puis, il s'adossa dans son fauteuil, épuisé, après une nouvelle quinte de toux. Finalement, il répondit :

— Il a l'habitude de pianoter sur du bois avec l'index de sa main droite quand il est confronté à une décision importante ou avant d'éliminer un malade. Vous ai-je déjà dit que les outsiders sont tous des solitaires, et le resteront probablement ? Les alliances entre eux sont exceptionnelles.

Bull eut un rire bref.

— Je peux parfaitement me représenter la scène : quelque part, un malade entend un bref bruit de martèlement, sursaute de peur, et se fait abattre. Excellent ! Allez voir cet homme. Achetez-le ! Et il devra répandre la nouvelle que j'offre une prime pour chaque malade important descendu. Est-ce que ces gens sont honnêtes, Daargun ?

L'homme haussa les épaules et grommela :

— Je ne sais pas exactement. Je ne connais que Jocelyn, mais quand un outsider dit oui, on peut se fier à sa parole.

» Jocelyn a trente-huit ans. Il connaît très bien l'histoire des malades et des hommes sains. Aussi bien que nous et peut-être même mieux, car nous avons toujours dû constater que les principaux malades avaient de bonnes connaissances historiques. Il a pu arracher leur savoir à des malades prisonniers. Il en sait beaucoup sur le passé et sur les motivations des malades. C'est pour cela qu'il est devenu un bon chasseur.

Reginald Bull comprenait. Un plan assez précis émergeait déjà de ses réflexions. Ces opérations ne conduiraient sans doute pas à des résultats rapides, mais la possibilité de faire tomber Roi Danton dans un piège devenait plus vraisemblable. Ce qui leur manquait, c'était un résultat spectaculaire que l'on pût montrer dans les bulletins d'informations à la population terranienne. Cette dernière avait besoin d'un exemple stimulant ! On devait exalter les hommes sains et leur inoculer une haine nouvelle envers les malades. Les outsiders seraient l'outil idéal pour ce projet.

— J'ai pris ma décision ! annonça Bull en se levant.

Il se mit à marcher de long en large devant la galerie d'écrans. La tension du regard des autres hommes braqués sur lui était perceptible dans l'atmosphère de la pièce.

— Allez voir Jocelyn, Daargun ! Peu importe la façon dont vous vous y prendrez. Promettez-lui mille solars pour chaque malade important. Négociez avec lui ou, ce qui serait encore mieux, avec tous les autres. Nous avons besoin de professionnels pour cette chasse bien particulière. Les outsiders doivent nous aider !

— Je ferai ce que vous avez décidé.

Daargun toussa, attrapa son verre, et en vida le contenu d'un trait. Il fut donc convenu que les outsiders joueraient le rôle de chasseurs de têtes contre les malades. Tôt ou tard, le gouvernement aurait connaissance de leurs principaux repaires, et un jour, il parviendrait par ce moyen jusqu'à la tête de l'organisation.

Un autre membre du gouvernement leva la main.

— Oui ?

— Nous nous sommes débarrassés de Rhodan, mais on ne sait jamais ce que peuvent faire des gens de son envergure. Croyez-vous, monsieur, que Perry Rhodan puisse revenir ?

Reginald Bull eut un rire dur.

— C'est une hypothèse parfaitement risible. Rhodan est perdu depuis quarante ans. Il ne reviendra pas.

— Qu'est-ce qui nous en donne l'assurance, monsieur ?

Bull demeura impassible et dévisagea l'homme qui avait posé cette question. Il redevint méfiant. Y aurait-il parmi ses subordonnés quelqu'un qui fût en train de connaître un début de maladie ? Non, il en était certain. Il répondit rageusement :

— Je sais bien ce que vous craignez. Rhodan porte probablement toujours son activateur cellulaire, ce qui signifie qu'il est potentiellement immortel. Mais pour pouvoir revenir, il lui faudrait trouver les moyens et le chemin. Il est parti depuis quarante ans, et toutes nos études établissent de façon irréfutable qu'il n'est plus qu'une figure légendaire, dans le meilleur des cas. Il ne reviendra pas, j'en suis sûr. J'ai donc fondé toute ma politique sur ce fait.

Bull s'interrompit, car il venait de songer à un danger nommé Roi Danton. Il reprit :

— Il est beaucoup plus important de concentrer toutes nos forces sur le fils de Rhodan. En raison de son intelligence et de ses capacités, sans compter son immortalité virtuelle, sa maladie en fait un adversaire redoutable.

— Il dirige ouvertement de nombreux groupes de malades très habiles !

— En effet. Et ils se cachent tous avec brio. Ils sont quelque part sur cette planète, probablement juste sous nos yeux. Nous devons tout mettre en œuvre pour trouver et anéantir ces groupes.

Le nouveau chef du gouvernement de la Terre et de la Lune n'osait pas lancer un appel au peuple. Il ne pouvait pas encore se risquer à attiser la haine de toute la population saine contre les malades. Cela aurait mis à mal l'économie et l'ordre intérieur. De plus, il n'était pas encore convaincu que les outsiders allaient accepter sa proposition à cause du grand nombre de malades existants. Tout cela devait donc rester dans une semi-confidentialité.

Les interdits ne seraient plus aussi stricts. On fermerait les yeux si on trouvait dans la rue des hommes assassinés présentant toutes les caractéristiques de la maladie.

L'assistance gouvernementale devrait de toute façon rester secrète et n'être confiée qu'à des intermédiaires triés sur le volet, des gens comme Daargun qui disposaient de contacts et de canaux secrets.

— Nous devons trouver Roi Danton ! s'exclama Bull. Mais nul ne doit savoir que nous le cherchons officiellement.

— Cela peut s'arranger.

— Les émissions du gouvernement ne devront pas rapporter un seul mot de ce qui s'est dit ici durant les dernières heures, avertit Bull. Si j'interprète correctement les rapports de nos services secrets, il existerait déjà des malades qui se seraient rendus responsables d'attentats perpétrés de manière très professionnelle. Les chasseurs devront se concentrer sur ces cas et les cas similaires. Est-ce que les outsiders possèdent un réseau de communication ?

Daargun fit un bref signe de tête et répondit :

— J'en suis pratiquement certain, car sinon, ils ne seraient pas aussi efficaces. Et songez aussi qu'il n'y a pas que ces fameux outsiders, mais aussi nombre d'inconnus qui aspirent à la célébrité. Et une foule d'opportunistes qui tuent ici ou là un malade.

— Il y a un groupe qui s'est pompeusement nommé Régénération ou quelque chose de ce genre. Il m'intéresserait de savoir ce qu'ils veulent régénérer.

— Oubliez-les, ce n'est qu'un petit groupe de la région américaine. Il est insignifiant comparé à l'OMV de Roi Danton.

Bull fit un geste. Il s'était préparé à cette réunion en lisant un grand nombre de rapports en provenance de toutes les régions du globe. La situation n'était absolument pas dramatique, mais il pourrait s'avérer dangereux d'ignorer le regroupement progressif des malades en troupes organisées.

Ils avaient eu le temps, ces quarante dernières années, de se rassembler et de créer de petites organisations secrètes.

Le regroupement apportait la puissance, parce que des spécialistes de disciplines diverses se trouvaient ainsi réunis. C'était un problème quantitatif : plus un groupe de malade était important, plus il était puissant. Ils devraient donc bien un jour chercher à conquérir le pouvoir.

Bull se pencha au-dessus de la table et fit un bref signe de tête à Daargun.

— Travaillez avec discrétion, Daargun. Je ne veux plus rien savoir jusqu'à ce que vous m'annonciez votre succès !

— C'est aussi mon intention, monsieur.

Daargun se leva et quitta la salle. Nul n'adressait plus de salut aux autres : depuis quarante ans, cette mauvaise habitude n'était plus en usage que parmi les malades.

Reginald Bull transmit à tous les assistants des instructions précises qui, toutes sans exceptions, concernaient les rapports entre les habitants sains de la Terre et de la Lune et les malades. Puis, il demeura seul.

Il n'éprouvait pas d'états d'âme, car il n'avait plus rien qui pût s'apparenter à ce sentiment. Il savait que seuls les malades se préoccupaient de pareilles insanités.

Mais à présent qu'il avait donné tous ses ordres, il ressentait une gêne qui lui rappelait quelque chose. Autrefois déjà, il avait ressenti avec acuité cette sensation reconnaissable.

Il croyait savoir qu'un nouveau danger menaçant s'avançait vers lui.

Les malades étaient un danger pour la Terre et la Lune. Le problème ne pourrait pas être réglé par les outsiders ou d'autres chasses à l'homme. Lui, Bull, devait mener un combat de grande envergure contre Roi Danton et ses malades. Il lui fallait exterminer les cellules malades qui se reproduisaient toujours et empoisonnaient les tissus sains. Ces cellules devaient être détruites comme une tumeur maligne.

CHAPITRE III

C'était la huitième fois que Jocelyn *le Pic* changeait de zone d'action. Il parcourait le pays comme un animal sauvage, pillant, volant et tuant les malades. Lorsqu'il avait entendu dire qu'une belle jeune femme travaillait comme outsider dans cette région, il s'était senti aiguillonné. Officiellement, elle était comme lui recherchée par le gouvernement. Mais tous les chasseurs savaient qu'ils recevaient parfois des missions non exemptes d'objectifs officiels.

Depuis que Daargun lui avait parlé, son activité avait pris une tout autre signification. Le gouvernement comptait désormais sur eux pour supprimer les malades.

Jocelyn enfila de nouveau son peignoir de bain tout en jetant un regard indifférent à Crystal. Elle se releva après qu'ils eurent fait l'amour et se rendit dans la salle de bain à moitié dévastée. Elle contourna les robots et haussa ses jolies épaules en constatant l'étendue des dégâts.

— As-tu toujours l'intention de me tuer ? demanda-t-elle avec une trace de lassitude dans la voix.

— Pas pour l'instant, dit Jocelyn en se laissant choir dans un siège.

Il tendit le bras et posa la main sur la table massive. Crystal Talongh, qui se trouvait sous l'ondée agréable de la douche rotative, entendit monter un bruit de martèlement. Il était produit par l'ongle et l'extrémité calleuse du doigt de Jocelyn. Le bruit résonna pendant environ cinq secondes. Il ressemblait à celui produit par le bec d'un pic contre un tronc d'arbre.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lança Crystal depuis la salle de bains.

— Laisse-moi, je réfléchis ! répondit-il.

Il avait oublié son intention de tuer Crystal dès le moment où il avait senti son corps sous le sien. Le combat, qui aurait dû se terminer par la mort de l'un des deux adversaires, s'était achevé dans une étreinte.

Il serait plutôt logique et rentable de s'associer avec Crystal pour gagner les primes promises par Bull. Et de cette façon, il continuerait à profiter de ses connaissances et de son expérience dans les jeux de l'amour.

— Es-tu arrivé à une conclusion ? demanda-t-elle en revenant de la salle de bain, vêtue d'une longue robe de chambre fendue sur les côtés jusqu'aux hanches et qui portait des traces de brûlure au niveau de la poitrine.

— Oui ! répondit-il. Je ne vais pas te tuer. J'ai une proposition à te faire.

Elle le dévisagea tandis qu'il s'adossait dans son siège et la scrutait du regard.

— Je t'écoute. Tu veux boire quelque chose ?

— Oui, sans glace. Un collaborateur de Bull est venu me proposer des primes. Mille solars pour chaque malade important. Nous devrions nous associer à soixante-quarante.

— Pourquoi pas moitié-moitié ? demanda-t-elle en appuyant sur l'interrupteur du robobar.

Elle revint avec des verres pleins qu'elle posa sur la table. Des machines bourdonnaient partout, essayant de remettre la pièce en ordre.

— Parce que c'est moi qui te fais l'offre.

— On entend des rumeurs insensées sur toi et les autres, tu le sais ?

— Naturellement. C'est le signe que nous sommes compétents et efficaces.

— Bien entendu. Y a-t-il un but ? L'homme que j'ai abattu aujourd'hui était nouveau dans le secteur. Il n'a pu se cacher que trois jours. Les gens sains d'ici l'ont exclu comme la mer rejetterait un cadavre.

— Non, pas de but. Mais j'ai des informateurs, répondit Jocelyn en buvant. Nous en saurons plus d'ici quelques jours. Tu n'as pas le choix, ma chérie. Car j'ai décidé de m'approprier ton secteur.

— Ça va, dit-elle d'un ton maussade. J'ai compris.

— Très bien. Un bon point pour toi. Je suis ton chef parce que j'en sais plus que toi. Si je te fais une faveur, ce n'est pas parce que je deviens malade, mais c'est parce que j'aime mêler le travail et le plaisir. Sers-moi un autre verre.

Il prit son verre et le lui tendit.

Elle le regardait d'un air impassible. Il n'arrivait pas à savoir ce qu'elle pensait vraiment.

Alors qu'elle prenait le verre, il lui désigna un autre siège que les robots venaient de réinstaller dans sa position initiale. Le bruit environnant était considérable. Des machines cliquetaient et bourdonnaient partout pour ramasser et évacuer les débris et les éclats de verre.

Crystal s'assit sur l'accoudoir du fauteuil.

— J'ai compris, Jocelyn. Je m'avoue vaincue. Je trouve stupide de nous battre. Nous sommes deux outsiders et nous avons le même métier, les mêmes goûts, les mêmes envies. Je travaillerai avec toi. Pour quarante pour cent du butin et quarante pour cent des primes.

Elle marqua une pause. Puis, elle lui adressa un sourire inexpressif pour lui demander :

— Et qui devons-nous liquider ? De qui as-tu reçu cette mission ?

Jocelyn lui expliqua en quelques courtes phrases qu'un homme du nom de Daargun était venu le voir. Il le tenait pour un émissaire du gouvernement. Daargun lui avait en même temps appris qu'un immunisé se cachait dans ce secteur de la ville pour y placarder des affiches et diffuser de la propagande anti-gouvernementale. Cet homme devait être éliminé. Et la traque devait si possible être enregistrée.

— Pas besoin de demander : tu t'es mis à la recherche de ce malade ?

— En effet. J'ai aussi un bon nombre de sources d'informations.

Crystal et Jocelyn se regardèrent en silence. Ils formeraient une bonne équipe, qui devrait s'avérer efficace. Tous deux le savaient. Cependant, ce n'étaient ni l'amour, ni la camaraderie qui les unissait, mais uniquement leur intérêt commun. Ils ne connaissaient

pas le sentiment, mais ils savaient pouvoir compter l'un sur l'autre dès que leurs avantages personnels seraient en jeu.

— Bien. Nous commencerons demain. New York sera notre zone de chasse.

— Entendu.

Ils se levèrent, allèrent l'un vers l'autre et s'enlacèrent. Le désir se ralluma en eux et les emporta.

♦

Une main émergea de la pénombre, suivie d'un avant-bras éclairé par les rayons de lumière tombant en oblique. C'était le bras d'un homme. Il se pencha à demi au-dessus de la jeune femme étendue près de lui. Ses doigts remuèrent lentement. Ils frôlèrent la joue de la fille, remontèrent dans la longue chevelure brune et glissèrent lentement le long du cou et de la gorge. La fille tourna la tête et regarda sans comprendre l'homme robuste et large d'épaule, auquel son visage hâlé et ridé donnait l'air d'une vieille tortue.

— Es-tu heureuse ? demanda doucement l'homme.

Il avait une voix incroyablement grave.

— Que veux-tu dire ? Je me sens bien, oui. Détendue, fatiguée... murmura-t-elle, et sa voix ne trahissait effectivement rien d'autre que la détente et la fatigue.

Skalter Mingus ressentit cette sensation de désillusion qu'il avait appris à connaître tout au long de sa vie. Il s'était une fois de plus risqué à " aimer " une femme, mais ce qui représentait pour lui une recherche et un échange de sentiments n'avait rien été de plus qu'un exercice physique sans signification émotionnelle pour la fille. Mais il continuait machinalement à la caresser. Le Chaos régnait en lui, ce même Chaos qu'il devait répandre. Il était immunisé. Et les véritables malades le considéraient comme un fou, alors qu'eux-mêmes, les aphiliens, se tenaient pour sains.

« Quel monde ! Il ne mérite qu'une chose : la destruction », songea-t-il avec dégoût.

La fille près de lui remua et se pressa contre lui.

— As-tu quelque chose à boire ? demanda-t-elle en laissant ses yeux glisser le long de son corps.

Skalter Mingus indiqua la table de la chambre abandonnée. Elle portait encore les restes d'un repas qu'il y avait pris la veille.

— Là, sers-toi.

Elle se leva et lui sourit avant d'aller jusqu'à la table. Elle versa dans un verre sale le contenu d'un berlingot plastifié de vin et revint vers lui. Elle s'assit sur le bord du lit.

— Je ne t'avais jamais vu dans notre quartier. Tu es nouveau ici ? demanda-t-elle.

Elle ne paraissait pas avoir plus de vingt-cinq ans, ce qui voulait dire qu'elle était née à une époque où l'aphilisme datait déjà de plus d'un siècle. La nécessité de préserver sa couverture revint instantanément à l'esprit de Skalter Mingus. Personne ne devait savoir qu'il était un immunisé, et donc un malade au sens que la société donnait à ce mot.

— J'ai déjà vécu et travaillé ici. Il y a dix-huit ans, dit-il en s'efforçant de ne laisser poindre aucune émotion dans sa voix.

Cette rencontre avait encore été une désillusion. La haine elle-même aurait été moins pénible à supporter que cette totale carence de sentiments. Il aurait pu mourir maintenant à côté d'elle sans entraîner d'autre réaction de sa part que celle de se rhabiller et de partir.

Et pour cette raison, ce monde devait sombrer dans le Chaos !

Lui, Skalter Mingus, était un agent du Chaos. Les instruments du Chaos reposaient ici, dans ses bagages, et dans les munitions entreposées dans une petite pièce près d'une station de métro.

— J'étais encore trop jeune. Et que fais-tu ? demanda-t-elle en buvant le vin insipide, qu'elle sirotait à petites lampées bruyantes.

— Je vais ici et là pour trouver les malades, dit-il en hésitant. Je veille à les faire soigner ou à les faire admettre dans les Hospices.

— Je comprends ! s'exclama-t-elle. Veux-tu de moi encore une fois ?

— Oui, dit-il en réajustant le large bandeau qui lui ceignait le front. Mais ensuite tu devras partir. J'attends un ami.

— Bien sûr. Je dois aller travailler.

— Que fais-tu ?

— Je suis analyste-système chez Beiger, répondit-elle en jetant son verre sur le sol.

Il roula sur le tapis jusque sous le lit.

« Beiger ! »

Ce nom faillit le faire tressaillir, mais il se ressaisit instantanément et réprima sa surprise. Il avait déjà tenu cet homme dans le réticule de la lunette de visée de son arme à silencieux. Jeremy Beiger : le représentant du gouvernement pour New York et sa région.

Il saisit la fille par la nuque, l'attira à lui sans rencontrer de résistance et l'embrassa avec une passion parfaitement feinte. Au bout de quelques secondes, tout en laissant courir ses doigts sur sa peau, il lui dit incidemment :

— Beiger a failli être abattu par un malade. Je l'ai entendu dire hier dans le métro.

Elle lui répondit rudement :

— C'était bien l'un de ces salauds, un malade. Il avait monté cet attentat avec un autre.

Ils savaient donc cela également ! Connaissait-on aussi leurs noms ? Dans les communiqués des programmes gouvernementaux, il n'avait pourtant rien entendu d'important.

Skalter Mingus avait rencontré Jermon Tascho deux jours après être arrivé ici. Un immunisé, qui était devenu à moitié fou après quarante années passées à se cacher au milieu d'aphiliens ayant perdu le sens des valeurs. Mais c'était un fanatique. Au bout d'une journée de discussion, bercé par les ondes amicales et paternelles émanant de Mingus, Jermon avait été prêt à l'assister. Ils avaient préparé l'attentat contre Jeremy Beiger. Ils avaient été à deux doigts de le tuer, mais leur tir avait touché l'un de ses gardes du corps et seulement brûlé Beiger à l'avant-bras.

— Beiger est donc en vie ? murmura-t-il.

Il se contrôlait de nouveau totalement. Il se concentra sur la fille et se tut. Mais il ne ressentit même pas le plaisir fade de la fatigue lorsqu'elle se sépara de lui. La fille disparut sans un mot dans le petit cabinet de toilette et revint quelques minutes plus tard, déjà rhabillée.

— Je dois aller travailler, annonça-t-elle avant de faire demi-tour et de quitter le petit appartement, propriété d'un aphilien absent dont Skalter avait obtenu la clef par le gardien-robot.

— Moi aussi, grommela-t-il avant de sauter à bas du lit en secouant la tête.

Skalter avait soixante ans et les cheveux blancs. Il était fort comme un ours et sa gaucherie n'était qu'une apparence sous laquelle il se dissimulait. Il était économe de ses mots jusqu'à la morosité. Il avait été préparé à cette mission par les techniciens et les instructeurs du groupe Régénération. Il était ce qu'on appelait un agitateur, et non un membre de l'organisation de Roi Danton. Au cours des années écoulées, les agitateurs avaient à plusieurs reprises demandé une alliance à celui-ci, mais Danton ne reconnaissait pas officiellement ce groupe de dissidents américains.

Le Chaos à venir allait le convaincre.

Dans les semaines et les mois prochains, trois cents agitateurs au moins allaient déchaîner le Chaos sur ce continent. Attentats et meurtres, explosions et actions de commando ciblées tiendraient le monde en haleine et le plongeraient dans le Chaos. Car le changement ne pourrait être mené à bien que dans le Chaos. Sitôt les immunisés revenus au sommet de l'état, ils veilleraient à ce que l'aphilisme ne restât qu'une petite parenthèse dans l'histoire de l'humanité.

Et dans ce but, Jermon Tascho l'assisterait, lui, Skalter Mingus.

— Je crois que nous devrions tout préparer, murmura-t-il pour lui-même en se levant lentement.

La confusion régnait dans son esprit car il éprouvait une haine irrépressible envers les aphiliens. Il n'avait plus sa capacité de jugement des années passées. Il ne pouvait plus distinguer l'illusion de la réalité. Sinon, Mingus aurait dû réaliser qu'un événement tel que la mort d'un représentant du gouvernement ne changerait rien, rien du tout. Il était partiellement aveuglé et dans des circonstances normales, il aurait dû aller consulter un psychiatre. Mais il avait réussi jusque-là à mener à bien ses propres projets et ceux de Régénération. Il était entré dans les troupes de combat dix ans auparavant.

Skalter disparut dans le cabinet de toilette et lava son corps des traces laissées par ces dernières heures. Lorsqu'il entra de nouveau dans la chambre en désordre, il semblait être devenu un autre homme, aussi bien pour lui-même qu'à l'intention de son visiteur.

Où restait donc Jermon Tascho ?

Il devait apporter les tracts qu'il avait fabriqués dans son imprimerie clandestine.

Comme celle de Skalter Mingus, la vie de Jermon avait été marquée par une schizophrénie ininterrompue. Ils étaient tous deux des immunisés, considérés comme des malades, et tentaient de vivre parmi les aphiliens sans être percés à jour. Cette nécessité vitale de camouflage perpétuel avait altéré leur entendement, mais ils savaient pourquoi ils se battaient : la perspective d'une vie meilleure sous les chauds rayons du soleil Médaillon.

La sonnerie de la porte retentit.

Alerté, Skalter pivota sur lui-même. Sa main se porta à son arme et il la sortit de son étui. En une seule puissante enjambée, il fut à la porte. Sur le petit écran du visiophone, il reconnut la fragile silhouette de Jermon Tascho. Son doigt long et fin appuya sur la touche de balayage automatique, et l'objectif de l'appareil de surveillance scruta le hall d'entrée de l'immeuble. Il n'y avait personne d'autre que Tascho dans la grande salle, mis à part le robot statique du système de gardiennage informatique.

— Que voulez-vous, camarade ? demanda Skalter.

C'était le mot de passe convenu.

— Je serais intéressé par un appartement disponible, répondit Jermon de sa voix haut perchée.

— Entrez ! dit tranquillement Skalter.

Jermon était un petit homme chétif, à la tignasse noire en bataille et aux grands yeux ardents. Il portait un très gros paquet sous le bras. Il monta par l'ascenseur et se retrouva peu après devant la porte ouverte de l'appartement. Il s'arrêta sur le seuil et murmura le mot " Agitateur ! " avant d'entrer.

C'était le second signe de reconnaissance.

Skalter, qui se tenait dans un recoin du couloir, abaissa son arme et suivit le petit homme dans l'appartement. Il ferma la porte et gronda de sa tranquille voix de basse :

— Tout va bien, Jermon. Je t'attendais.

Tascho se retourna et posa le paquet sur la table malpropre. Il sourit joyeusement à l'idée de l'énorme service qu'il allait rendre à l'humanité par son travail acharné.

— Tout est prêt, Skalter ! assura-t-il presque en criant.

Mingus, qui s'était depuis des années arrangé avec sa conscience lorsque ses missions devaient causer des morts, sourit douloureusement. De quelque façon, il se sentait désolé pour le petit homme.

— Excellent ! dit-il doucement. J'ai préparé le robot et la fusée. Nous devrions réussir cette fois.

— Nous pouvons passer à l'offensive, Mingus ! dit Tascho avec passion.

— C'est ce que nous ferons cet après-midi, promit Skalter.

Il ajusta son large bandeau et déchira l'emballage du paquet. Il en tira des feuilles de papier grandes comme deux fois la main. Il lut le texte qui y était imprimé et fit une grimace de satisfaction.

— C'est parfait !

— Et voici les affiches, Mingus.

Tascho tira de sous son manteau mi-long un rouleau de cent grandes affiches tridimensionnelles. Ils n'en avaient pas imprimé davantage, car ils prévoyaient qu'à la quatre-vingtième affiche au plus tard, la police aurait réduit leur robot en tas de ferraille malgré le champ protecteur dont il était équipé.

Assoiffé, Tascho secoua le berlingot de vin à moitié vide et le porta à ses lèvres.

— Excellent ! dit-il en vidant la dose.

Dégoûté, Skalter détourna la tête. Cette piquette était tout juste bonne à assaisonner une salade. Le petit homme, rayonnant de joie, répartit le contenu du paquet dans les poches de son manteau et de sa veste, et contrôla ensuite son arme.

— J'ai aussi commencé aujourd'hui le travail d'espionnage. Nous n'aurons qu'à débrancher l'écran protecteur et les haut-parleurs, dit-il.

— Bien ! Je savais, quand je t'ai rencontré, que nous ferions de l'excellent travail, dit Skalter.

Ils quittèrent l'appartement. Comme ils savaient qu'ils n'utiliseraient plus jamais cette cache, ils essuyèrent avec des chiffons tous les endroits où ils auraient pu laisser des empreintes digitales. Après un dernier coup d'œil, ils refermèrent la porte. L'un après l'autre, ils prirent des ascenseurs distincts, partirent dans des directions différentes,

et après une série de mesures de sécurité subtiles, se retrouvèrent dans un garage souterrain du plus proche immeuble.

Ils montèrent à bord de leur glisseur et se rendirent au point de remisage du robot.

Il se trouvait dans un atelier souterrain du métro où les wagons défectueux étaient réparés. Personne ne les chercherait ici à pareille heure. Et personne ne les trouverait avec le robot.

Leur travail commençait.

Il devait aboutir à l'instauration du Chaos dans New York et ses environs.

CHAPITRE IV

Ils étaient comme deux loups.

Ou plus exactement comme un chef de meute accompagné d'une louve robuste et rapide. Ils traquaient Skalter Mingus, dont l'élimination devait leur rapporter mille solars en plus du butin que constitueraient les biens propres de Mingus. Quarante pour cent pour la louve, soixante pour le chef de meute.

C'était le premier jour.

Ils quadrillaient la ville, s'arrêtant pour faire le point toutes les heures. Ils disposaient de peu de points de repère, mais tout malade laissait dans la mer de la population saine un sillage semblable à celui d'un bateau, et que l'on pouvait suivre.

Jocelyn marchait rapidement, tous les sens en éveil, le long de la grande rue. Lui qui en savait plus sur l'histoire des malades que n'importe quel autre homme vivant sous le soleil Médaillon cherchait les signes qu'un malade aurait pu laisser.

— C'est un chaotique, lui avait expliqué entre deux quintes de toux Daargun, qui était manifestement atteint d'une affection mortelle.

Un homme habile qui, malgré sa maladie, s'y entendait pour se cacher et pour tuer. Probablement voulait-il déclencher le Chaos au sein duquel il chercherait à supprimer quelqu'un d'important à ses yeux.

Ici, à New York, ce ne pouvait être que Jeremy Beiger, le représentant du gouvernement.

Jocelyn s'arrêta. Il s'adossa contre la façade d'un immeuble délabré et pressa le bouton d'appel de son minicom.

— Ici Jocelyn, annonça-t-il. As-tu trouvé quelque chose, Crystal ?

— *Non. J'ai questionné trois personnes, mais sans résultat. Il y a trop de cachettes potentielles dans cette ville.*

— Tu dois avoir raison, dit Jocelyn en réprimant son impulsion de pianoter avec le doigt contre le mur ou le microphone du minicom. Est-ce qu'il n'y a pas eu un attentat contre Beiger, voilà quelques jours ?

Crystal parut étonnée, mais elle comprit.

— *Effectivement*, dit-elle le souffle coupé par cette nouvelle idée. *Tu as raison. Il a été blessé, mais un de ses gardes du corps est mort. Les terroristes ont pu s'enfuir. Tu veux dire... ?*

— Je ne sais pas. Ça pourrait n'être qu'une piste, mais peut-être davantage.

— *Je vais m'en occuper, promit la chasseresse. Autre chose ?*

— Non.

Un craquement résonna dans les deux haut-parleurs.

Jocelyn reprit sa progression. Il avait garé son glisseur devant leur plus proche point de rendez-vous, un café proche du quartier gouvernemental. Dans la jungle de pierre d'une grande ville, c'était seulement à pied qu'on pouvait suivre une piste. On était le 4 août, et la traque devait aboutir le 10 au plus tard. Cette contrainte ne gênait pas du tout *le Pic*. Il était persuadé de pouvoir accomplir sa mission dans le délai imparti.

Apparemment songeur et indolent, Jocelyn était à présent appuyé contre la balustrade d'une passerelle pour piétons qui surplombait des espaces verts négligés, des rues soigneusement nettoyées et des immeubles aux façades dégoûtantes. Un flot de glisseurs passait en dessous de lui dans les deux sens.

Jocelyn en savait davantage que beaucoup d'hommes sur le singulier processus qui avait transformé la majorité de l'humanité en individus régis par la raison et essentiellement égoïstes, sans pour autant diminuer leur intelligence, tout en laissant subsister par erreur une petite minorité gouvernée par ses émotions. Cette séparation s'était faite quelques décennies après la mise en orbite de la Terre autour de Médaillon. Pour lui et les autres outsiders, cela avait signifié qu'un chasseur habile pouvait améliorer son niveau de vie par des traques précises et rapides, s'achevant par la mise à mort de la proie.

Rien d'autre ne comptait pour lui que le nombre de fous qu'il chassait et tuait. Ce n'était pour lui qu'un acte d'eugénisme.

Un sifflement le tira de ses réflexions et il localisa l'origine de ce bruit en l'espace de quelques secondes.

Entre un long bâtiment public et la tour d'un immeuble apparut un panache de fumée provoqué par des gaz d'échappement. À l'avant de la colonne de gaz brillait une forme allongée et argentée.

— Une fusée primitive ! murmura-t-il médusé.

Ses pensées, entraînées à travailler selon un cours logique, se déchaînèrent. La fièvre de la chasse s'empara de lui. Ni le gouvernement, ni un particulier n'utiliseraient aujourd'hui un tel projectile pour quelqu'usage que ce fût.

— Le malade !

Jocelyn resta sur place, car il se doutait que l'homme qu'il recherchait ne devait pas se trouver au point de lancement de la fusée. Le hurlement des moteurs primitifs, qui couvrait le bruit de la circulation, devint de plus en plus fort et aigu. La fusée monta jusqu'à ce qu'elle surplombât les toits des plus hauts immeubles. Le rugissement des gaz sifflants et hurlants cessa alors. Le projectile avait atteint le point culminant de sa trajectoire.

Jocelyn suivait des yeux le point brillant qui miroitait dans les rayons du soleil. Il vit l'explosion qui déchira la partie centrale de la fusée et projeta dans toutes les directions de petites grappes d'objets blancs. Après quelques secondes, le bruit de la détonation parvint à ses oreilles.

Entre-temps, des milliers de gens s'étaient précipités pour voir les volutes de fumée produites par la fusée, puis la boule de feu de l'explosion, et observer les deux parties de la fusée qui s'éloignaient l'une de l'autre tandis que les petits paquets blancs commençaient à se décomposer.

Le minicom de Jocelyn bourdonna.

— J'ai vu la fusée, dit-il. Inutile d'aller voir, elle est à coup sûr téléguidée.

— *C'est ce que je pensais aussi. Mais peut-être n'est-ce qu'une manœuvre de diversion ?*

— Très possible. Attendons... Où es-tu ?

— *Au théâtre, près de l'immeuble du gouvernement. Sur les gradins supérieurs.*

Jocelyn connaissait la construction ouverte du théâtre de plein air. Un lieu de rassemblement qui ressemblait à l'un de ces amphithéâtres antiques, mais de beaucoup plus grandes dimensions et équipé des techniques les plus modernes. Il réfléchit brièvement et demanda :

— As-tu un détecteur Hillman dans ton glisseur ?

— *Oui. Mais il ne fonctionnera pas entre les façades des immeubles. Ou pas très bien.*

— Viens avec ton glisseur au plus proche point de rendez-vous. Terminé.

Un peu surprise, Crystal coupa la communication.

La fusée était montée jusqu'à environ trois mille mètres. Au moment où l'explosion avait éjecté les petits paquets hors de la fusée, le projectile avait dû se trouver à un kilomètre et demi au-dessus du gigantesque chaudron dont les parois étaient constituées par les hautes façades des immeubles de New York. Jocelyn voyait maintenant très bien ce qu'étaient ces objets blancs.

Et en même temps que lui, les milliers de gens qui regardaient en l'air le découvrirent aussi.

Les paquets tombaient. L'air s'insinua entre les feuillets et les sépara les uns des autres. Une pluie de pages blanches se mit à tomber sur cette partie de la ville. Après s'être détachées, elles étaient dispersées dans différentes directions par les courants aériens, tout en continuant à descendre. Elles restaient parfois accrochées un bref instant aux murs des immeubles avant de s'en détacher et de se remettre à dériver vers le bas.

Un tas de feuilles tomba sur le pont où se tenait Jocelyn. Il se précipita pour se saisir de l'une d'entre elles, repoussant d'un coup d'épaule un homme qui voulait la lui prendre des mains. Puis, tout en lisant le texte, il retourna lentement vers son glisseur.

Les caractères scintillaient. Ils avaient été imprimés au moyen de substances psychocinétiques. Jocelyn savait que ce procédé n'était plus utilisé aujourd'hui que par des gens ne disposant pas de gros moyens techniques. La piste devenait plus prometteuse à vue d'œil. Ses informations se confirmaient.

Dans cette partie de New York, que Crystal et lui quadrillaient, il se trouvait au moins un malade. Et il s'était mis au travail. Il voulait répandre le Chaos.

Jocelyn lut l'exhortation à renverser l'ordre établi.

" Vous êtes tous dans l'erreur ! " annonçait l'écriture iridescente. *" On vous a menti ! "*

Jocelyn eut un rictus méprisant. Il ne se sentait pas dans l'erreur et personne n'avait essayé de lui mentir. D'ailleurs, il était très difficile de lui mentir.

" On vous a privé de vos sentiments ! Vous ne riez pas, vous ne pouvez pas pleurer, vous ne savez pas combien c'est essentiel dans la vie d'un être humain. Même vos actes d'amour sont semblables à ceux des animaux. "

Jocelyn grimaça en traversant la passerelle au-dessus de la place. Beaucoup d'autres gens autour de lui lisaient le texte. Ils savaient aussi qu'il devait avoir été rédigé par un

malade, car il parlait de concepts et de notions qui appartenaient au vocabulaire et à la vision du monde de ces détraqués.

" Laissez la nature revenir en vous ! On ne vous dit pas qu'il existe partout dans le monde une beauté indestructible. Le gouvernement vous ment sans vergogne. Vous ne savez pas ce que vous manquez ! Vous êtes des victimes, les plus grandes victimes de ce siècle ! "

Jocelyn arriva devant le bâtiment gris d'un Hospice et escalada une rampe pour s'orienter. Il aperçut un glisseur en stationnement et se dirigea vers celui-ci. Il continua à lire.

" Nous, que vous désignez sous le nom de malades, nous connaissons tout cela. Nous vous aiderons, même contre votre gré. Nous éliminerons l'un après l'autre tous les hommes et toutes les femmes qui vous trompent. Ce n'est que par le Chaos que nous pourrons rétablir l'ordre ancien, dans lequel tous les sentiments retrouveront leur place authentique. "

— Très intéressant, commenta Jocelyn dans un murmure.

Pour lui, en tant que chasseur, il y avait deux possibilités : soit que le malade appartenait à un groupe organisé, et il fallait alors supposer que plusieurs d'entre eux étaient au travail dans la ville ; ou bien c'était un solitaire, comme Jocelyn lui-même, et alors il devait se sentir fort et ce serait un adversaire à prendre au sérieux.

Jocelyn lut la fin du texte et essaya de découvrir la vérité.

" Nous, combattants du groupe Régénération, sommes les messagers du Chaos, les cavaliers de l'Apocalypse du futur en décadence. Tel le Phénix, l'humanité devra renaître de cette décadence. Elle se retrouvera elle-même en même temps qu'elle redécouvrira les sentiments. "

— Évidemment, pas de signature…

Jocelyn s'arrêta en atteignant son glisseur. Ici, noyé dans la masse humaine et l'activité de la ville, il était aussi invisible que sa proie. Cela n'en rendait la traque que plus distrayante et excitante. C'était la chasse qui comptait, pas la mise à mort. Il ne considérait celle-ci que comme la conclusion logique d'un rituel complexe qui offrait toujours de nouvelles variations.

Jocelyn brancha l'intercom du glisseur et appela Crystal. Il lut dans ses yeux à elle aussi l'excitation de la traque.

— Une seule fusée ne suffit pas pour cette ville, dit Jocelyn. Je suppose donc que d'autres seront lancées.

— *Le détecteur est en marche. Je suis en route vers le point de rendez-vous*, répondit la jeune femme.

— Je pars tout de suite. Peut-être y a-t-il plusieurs malades, dit-il. As-tu découvert quelque chose ?

— *Non. Je compte maintenant sur la chance.*

— Nous risquerions d'attendre longtemps en nous en remettant au hasard.

Jocelyn fit démarrer son glisseur et prit sa place dans la circulation. Les derniers tracts virevoltaient encore dans l'air. Quelques glisseurs endommagés par la chute des morceaux incandescents de la fusée étaient arrêtés au milieu de la chaussée, attendant d'être pris en remorque. Des petits groupes de Terraniens s'étaient formés un peu partout, tenant les feuillets à la main et discutant.

Les deux glisseurs pilotés manuellement s'approchèrent de deux directions différentes vers le point de rendez-vous convenu. Jocelyn volait haut au-dessus de la chaussée et louvoyait follement entre les façades des immeubles. Mais aucun glisseur de la police ne se mit à sa poursuite. Le point de rendez-vous était situé au bord d'un parc suspendu, qui surplombait un garage.

Crystal s'approcha aussi en zigzaguant, mais pas aussi vite, ni de manière aussi voyante. Elle ne quittait pas du regard le cadran du détecteur, qui pouvait enregistrer avec précision une simple impulsion telle que la commande de mise à feu d'un moteur à poudre, mais non la localiser.

En regardant en dessous d'eux, Jocelyn et Crystal pouvaient voir les nombreux mouvements de foule : les gens se rassemblaient et se dispersaient continuellement. Indubitablement, le texte du tract avait éveillé un vif intérêt et causé de l'agitation.

Crystal entendit une voix sortant du haut-parleur. C'était Jocelyn qui lui lisait calmement le texte du pamphlet.

Lorsqu'il eut terminé, il lui demanda :

— *Qu'en penses-tu ?*

— Certainement un malade. Et il semble résolu à continuer. Tu penses qu'il est parmi la foule ?

— *Oui. Il avait caché sa fusée quelque part et l'a mise à feu à distance. C'est ce que nous pouvons supposer. Mais je suis sûr qu'il a prévu autre chose.*

— Tu penses à un groupe ?

— *C'est tout à fait probable*, répondit Jocelyn. *J'ai déjà entendu parler des agitateurs, les gens de Régénération. Ce sont des chaotiques.*

— Je dois dire que je ne vois pas très bien comment nous devons les prendre.

Il la rassura froidement.

— *Que ce soit un homme isolé ou un groupe, nous l'aurons éliminé avant le 10 de ce mois.*

Les deux glisseurs venant du nord et de l'ouest rejoignirent le point de rendez-vous et se posèrent côte à côte sur une pelouse jonchée de papiers et d'autres détritus. Personne n'accordait plus aujourd'hui d'importance à la préservation de la nature, une activité irréaliste qui ne menait à rien. Les malades pouvaient voir un sens dans la culture et l'entretien de l'herbe et des plantes, mais pas la nouvelle société de la planète. La société saine.

Les portes s'ouvrirent et Crystal passa ses longues jambes à l'extérieur. Jocelyn laissa glisser son regard sur elles avant de dire :

— Je pense que nous devrions attendre. Tôt ou tard, ils feront une faute. Sans doute assez tôt, car ils ne savent pas que toi et moi sommes à leur recherche.

— C'est possible.

Tandis que Crystal et Jocelyn attendaient en observant les cadrans d'affichage d'une demi-douzaine d'appareils spécialisés divers, qui interceptaient les transmissions de la police et faisaient le tri entre les informations importantes et les messages de routine, les dégénérés frappèrent une nouvelle fois.

Mais cette fois, ce fut sur un autre théâtre d'opération.

CHAPITRE V

Les quais de la station Plaza commençaient à se remplir.

Il était six heures du soir, et les flots humains quittant le centre-ville se mélangeaient à la masse des citadins qui voulaient rejoindre leur domicile. Des trains arrivaient sans interruption de toutes les directions et embarquaient leurs chargements humains qui se comptaient par centaines d'individus avant de repartir. Ce processus se déroulait sur dix niveaux, reliés les uns aux autres par de larges escaliers et des rampes d'accès. Personne ne prêtait attention à l'homme large d'épaule et au visage ridé, accoudé à la rambarde supérieure en compagnie d'un petit homme, et qui regardait vers le bas.

Cent quatre-vingt-dix secondes après six heures exactement, le bruit d'une explosion retentit au deuxième niveau. Une lourde porte d'acier fut arrachée de ses gonds. Ses deux battants tournoyèrent dans les airs et s'écrasèrent lourdement contre les murs. Un nuage de fumée noire s'engouffra par le passage ouvert. Les gens se mirent à courir dans tous les sens en criant.

Une longue silhouette noire surgit d'entre les grands éclairs blancs qui jaillissaient d'une remise abandonnée. Lorsqu'elle émergea de la fumée, on vit qu'il s'agissait d'un robot d'un ancien modèle, qui avait été reconverti en simple machine d'entretien.

La machine, qui avançait hors des nuages de fumée et de vapeur sur de larges chenilles, se dirigea vers une colonne et se mit sans tarder au travail. Un panneau s'ouvrit dans le corps du robot et l'un de ses bras se mit en mouvement rapide.

Le roulement des nombreux échos de l'explosion n'était pas encore apaisé qu'un gicleur sifflait déjà. Le robot utilisa deux autres bras pour sortir d'un de ses compartiments un placard aux couleurs vives. La colle projetée par le gicleur recouvrit une vitre de glassite sur laquelle de grands caractères chatoyaient. L'affiche, mesurant près d'un mètre carré, fut collée instantanément et ajustée en deux temps et trois mouvements.

Le texte qu'elle portait se mit aussitôt à luire et à miroiter. La machine se retourna d'un mouvement brusque. Son système optique s'illumina et elle identifia sa cible suivante. Cette dernière se trouvait derrière un groupe de gens paniqués et consistait en la vitrine d'un marchand de journaux.

Deux secondes plus tard, une autre affiche était collée à cet endroit. Le texte en était le même que celui des tracts.

La machine roula plus loin. Entre ses chenilles, dont certaines parties avaient été rafistolées avec d'anciennes pièces de récupération, s'écoulait goutte à goutte un petit filet noir d'huile à moteur qui dessinait une ligne brisée sur le revêtement clair du quai.

Au moment où la quatrième affiche venait d'être collée, une sirène se mit à hurler.

Le robot allait sans précipitation de place en place. Trois jours durant, Skalter Mingus avait travaillé à la programmation de la vieille machine. Elle n'était pas concernée par la différence entre robots immunisés et non immunisés, car elle avait été conçue pour exécuter des tâches simples. Elle n'était rien de plus qu'un outil automatisé.

Deux policiers arrivèrent sur le niveau immédiatement supérieur par la porte du métro. Ils furent encerclés et submergés par la masse humaine qui se dirigeait en courant vers la plus proche sortie. Pendant ce temps, les freins du robot avaient crissé une nouvelle fois pour stopper la machine devant un train prêt à démarrer. Aussitôt, un jet de colle liquide jaillit. Les bras artificiels tirèrent une nouvelle affiche hors du compartiment de réserve et l'appliquèrent sur la surface plane, avant de se préparer déjà au collage du placard suivant.

Entre-temps, les policiers s'étaient relevés et avaient dégainé leurs armes. Ils coururent vers la machine dont ils étaient éloignés d'environ deux cents mètres, et qui fut repoussée sur le côté par la rame qui démarrait.

Vus d'en haut, les policiers et tous les autres gens avaient l'air de fourmis se précipitant les unes contre les autres. On entendit le chuintement d'un tir radiant.

Jermon Tascho secoua son voisin.

— Nous avons réussi ! Ils vont tous converger vers le robot. Tu vois... ?

— Du calme, gronda Skalter. Veux-tu qu'ils nous mettent le grappin dessus ? Nous sommes restés trop longtemps ici. Partons !

Trois sorties menant à l'air libre se trouvaient derrière eux. Un glisseur lourd de la police, toutes sirènes hurlantes, se tenait près de l'issue principale.

— Viens ! Il faut partir ! La fusée suivante ! siffla Skalter, adoptant une expression moyennement intéressée pour se diriger sans hâte particulière vers la sortie.

Tascho ravala sa réplique et le suivit.

Ils sortirent à l'air libre sur la place à dix-huit heures trente.

♦

La quarante et unième affiche fut collée sur un tableau des horaires de départ des trains automatiques. La machine se retourna et étendit l'un de ses bras pour écarter un policier qui voulait l'entraver.

— Pousse-toi ! cria le second policier.

Son cri n'était pas destiné à avertir son collègue, mais à faire dégager un homme qui lui barrait le chemin.

Un tir radiant fusa et transforma un bras manipulateur du robot en ferraille incandescente.

La machine noire continua cependant à rouler vers sa cible suivante. Derrière elle, la trace d'huile brûlante s'était élargie. Les servomoteurs produisaient un bruit infernal. Les deux hommes firent feu de nouveau sur le monstre. Une fumée grise monta de son compartiment interne. Les affiches commençaient à brûler et à fumer.

Lorsque, trente mètres plus loin, le gicleur siffla pour projeter de la colle, l'aérosol produit se changea en un arc de flammes qui lécha la plaque contre laquelle il était dirigé. Les gens tout autour s'enfuirent en criant. Deux salves ne manquèrent que de peu le cœur de la machine et détruisirent quelques dispositifs de guidage.

Le robot était maintenant devenu une machine folle.

Il se mit à tourner en rond avec des grincements stridents. Les garnitures de ses chenilles brûlaient en répandant une odeur infecte et des gaz toxiques. Une autre flamme jaillit du gicleur. Le bras à moitié fondu tirait sans relâche des affiches brûlées de sa réserve et les plaquait contre les murs. Le robot se mit à foncer le long du quai. Une partie des passagers en attente sauta sur l'installation d'entretien du métro, une autre partit dans l'autre direction. Un nouveau train venait justement de s'arrêter.

Les passagers descendants et montants se mélangèrent. Les hommes qui fuyaient sous le coup de la panique bousculèrent les passagers descendants non prévenus. Au milieu de la foule grinçaient toujours les moteurs de la machine en feu qui continuait, à intervalles irréguliers, à lancer un arc de feu sur les gens qui se jetaient sur le sol en hurlant. Un tumulte indescriptible régnait. La menace directe d'un événement inexpliqué semblait démentir la thèse des immunisés selon laquelle les aphiliens n'étaient plus capables de ressentir de véritables émotions. Les hommes avaient encore peur pour leur vie !

Le robot continuait à décrire des cercles sans signification.

Entre-temps, trois glisseurs s'étaient frayés un chemin à travers la foule. Un canon radiant tonna. De longs rayons brûlants passèrent en mugissant à travers les passagers qui cherchaient à se protéger et atteignirent la machine qui laissa tomber ses affiches calcinées et envoya des giclées de colle dans toutes les directions.

Le tir déclencha une explosion à l'intérieur du robot. Des morceaux de métal furent arrachés à la machine et blessèrent quelques personnes.

Puis, les moteurs s'emballèrent et le robot s'engagea dans une folle course en zigzag qui le fit tomber du quai. Il roula à toute allure le long de la rigole semi-circulaire dans laquelle flottaient les rames de métro, soutenues par un champ magnétique. Le train suivant, en manœuvre de freinage automatique, s'approchait à ce moment.

Lorsque les capteurs optiques du train détectèrent une perturbation et envoyèrent un signal au système de freinage d'urgence, les trois systèmes magnétiques se déclenchèrent simultanément et amenèrent le train à l'arrêt en moins de vingt mètres, ce qui correspondait à une décélération de presque trois g.

La tête du train et le robot en feu se heurtèrent dans un fracas retentissant.

Des jets de flammes jaillirent de tous côtés du robot à moitié calciné. Puis, son générateur explosa et détruisit totalement la machine. Des feuilles de papier brûlées s'envolèrent dans toutes les directions et une dernière fois, le gicleur déchiqueté siffla et lança de la colle contre la face avant de la rame de métro.

Un homme, qui saignait d'une coupure au front, attrapa l'un des feuillets, éteignit les flammes qui le consumaient et lut :

" ... ne connaissez pas les véritables et les plus beaux sentiments. L'amour et la haine, la douleur et la beauté vous font défaut... "

Abasourdi, il secoua la tête. Des gouttes de sang tombèrent sur le papier.

♦

— ... besoin d'au moins deux cents places d'ambulance. Ces types sont des spécialistes. Leur savoir-faire...

— ... déjà en route. Beiger est tenu au courant. Mas il ne peut pas venir. Est-ce que les caméras sont sur les lieux ?

— *... chaos total. Personne ne sait ce qu'il faut faire... Au moins cent cinquante blessés...*

Jocelyn et Crystal se tenaient entre leurs deux glisseurs et écoutaient les rapports enfiévrés sur la radio de la police, et aussi sur les media officiels à présent. Ils se regardèrent brièvement et hochèrent simultanément la tête.

— Ce sont les malades que nous cherchons, dit Crystal.

Ses yeux luisaient comme si elle avait la fièvre.

Jocelyn lui agrippa le bras d'une main ferme.

— Ce sont eux. Ils ont dû quitter la station depuis longtemps. Ils vont à coup sûr bientôt frapper à nouveau. Il est inutile de les chercher là-bas.

— Tu as raison, Jocelyn.

D'après les communications qu'ils avaient interceptées, les deux outsiders reconstituèrent ce qui s'était passé. Ils se trouvaient sans doute sur la bonne piste. De leur lieu de rendez-vous jusqu'à la station Plaza, il n'y avait pas plus de cinq kilomètres. Mais Crystal, en chasseresse expérimentée, observa :

— Cela paraît simple mais, comme en toutes choses, il y a des règles. Les malades ont d'abord lancé une fusée, et ensuite programmé un robot. Ils vont frapper un nouveau coup ailleurs. Prolongeons la ligne d'ici à la station Plaza, et leur prochaine action aura lieu quelque part le long de cette ligne. Je suis au moins sûre de cela.

Ils avaient constaté dans toutes leurs traques que les proies retournaient toujours vers leur cachette, lorsqu'elles se sentaient sur la défensive. Il en serait de même cette fois-ci. Les malades voulaient le Chaos, mais ils devaient battre en retraite car sinon, ils se seraient trahis eux-mêmes par la piste qu'ils laissaient.

— Cela se pourrait bien. Partons. Rendez-vous à Trade Tower, dit *le Pic* avec assurance avant de remonter dans son glisseur.

Médaillon avait déjà disparu derrière les hautes silhouettes des immeubles. Un crépuscule flamboyant s'étendait au-dessus de la ville.

— Chacun son chemin, confirma Crystal.

Les deux glisseurs démarrèrent et s'élancèrent dans le ciel chatoyant, volant vers leur point de rencontre. Sans interruption, les messages se succédaient dans les haut-parleurs. Et soudain, après environ vingt minutes de vol, Crystal s'écria :

— Jocelyn ! Le signal ! Ils lancent une fusée. Il n'y a pas d'autre explication à cette impulsion.

— Changement de trajectoire ! ordonna-t-il.

— Compris !

Les deux engins accélérèrent et convergèrent en direction du point d'où provenait le signal. Rien qu'une suite modulée d'impulsions simples, noyée parmi beaucoup d'autres signaux continus.

— Le signal provenait d'un petit appareil. Celui qui le porte se trouve dans les environs des entrepôts, annonça Crystal au bout d'un moment.

Les reflets du soleil se dessinaient derrière les contours des nuages. Quelque part devant eux se trouvaient les vieilles installations portuaires à l'abandon et les entrepôts destinés au trafic des conteneurs.

— Il y a au moins un million d'endroits pour se cacher là-dedans ! constata lucidement Jocelyn.

Crystal trouvait fascinante cette maîtrise de soi. Cela ne lui donnait pas confiance en Jocelyn, mais il valait mieux travailler avec quelqu'un de compétent.

La flamme et la trace de fumée de la deuxième fusée passèrent devant eux. Le projectile atteignit à nouveau les trois mille mètres avant d'être séparé en deux par une explosion. Des débris incandescents retombèrent en pluie dans les rues et sur les places, mêlés à des tracts qui s'éparpillèrent sur une zone de plus de huit kilomètres carrés. Les glisseurs traversèrent en rase-mottes la nuée de papiers et dirigèrent leur proue effilée vers les hangars de l'ancien port.

Quelques minutes plus tard, Crystal dit :

— Nous allons devoir descendre et continuer les recherches à pied.

— S'il en est ainsi, répondit *le Pic*, nous allons pouvoir obtenir des indices par la population.

— N'en sois pas si sûr, l'avertit-elle.

— J'en suis sûr. Ce n'est pas ma première traque, répliqua Jocelyn.

Ils se posèrent et parquèrent leurs glisseurs dans un garage public. Ils commencèrent par s'équiper de tous leurs appareils portables : depuis les détecteurs subminiatures jusqu'aux traceurs qu'ils avaient achetés ou récupérés dans le cadre de leurs " activités ".

Ils firent une brève halte dans un bar pour boire une bière et manger un morceau. Puis, il se remirent sur la piste. Le plus difficile restait à venir. Les malades ne se manifesteraient pas en pleine nuit avec une fusée, car l'efficacité d'une telle action serait réduite.

Lentement et avec vigilance, Jocelyn et Crystal sortirent de la zone familière contrôlée par la police. Ils traversèrent une large ceinture verte qui s'était changée en une jungle aux chemins inextricables. Une odeur de putréfaction et d'excréments montait de derrière les feuillages.

Une demi-heure plus tard, les longues rangées d'entrepôts semi-enterrés, faiblement éclairés et à l'abandon, apparurent devant eux : une retraite pour la vermine humaine et animale, un refuge froid et inhospitalier pour les asociaux, et aussi pour les malades.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'ils se trouvent ici ? demanda Crystal.

— Que ferais-tu si tu étais une malade ?

— Je me cacherais.

— Où ? insista-t-il.

Ils tenaient leurs armes à la main. À leurs poignets luisaient les appareils qui leur indiquaient jusqu'à une certaine distance si un champ protecteur, une émission de rayonnement inusitée ou un corps vivant se trouvait dans les environs.

— Certainement pas ici, répondit-elle parcourue par un frisson.

Son penchant pour le luxe et la sécurité ne serait en aucun cas satisfait dans cet endroit. Seuls des gens sales pouvaient habiter ici. En tout cas, uniquement des créatures dont plus personne ne se préoccupait. Des incapables.

— Parce que tu es une chasseresse et que tu t'es peu à peu élevée au-dessus de la masse, expliqua Jocelyn en la repoussant à l'abri de l'obscurité contre un mur.

— Mais... ?

— Les malades doivent se cacher. Toi non, parce que tu es saine. Tu es une outsider saine et tu as besoin d'un autre type de vie. Mais si tu étais malade, tu te dissimulerais aussi dans l'obscurité parmi la minorité exclue.

Elle essaya de pleinement comprendre le raisonnement de l'homme qu'elle suivait sans le voir. Mais comme elle se sentait incapable d'appréhender les choses en tenant compte des particularités des malades, elle ne pouvait pas en arriver à la même conclusion que lui.

— Ils se sont tous cachés ! grogna le chasseur en désignant les alentours avec son arme. Bon. Entrons et nous trouverons bien quelqu'un pour nous renseigner.

— Compris.

Ils branchèrent leurs écrans protecteurs et tournèrent sur la droite, là où une ouverture pratiquée dans l'un des murs apparaissait en rouge dans leurs lunettes spéciales. Leurs détecteurs bourdonnèrent faiblement. Il y avait des hommes à moins de quinze mètres d'eux.

Lorsque les chasseurs se furent approchés silencieusement du groupe, ils allumèrent leurs deux petits projecteurs portables. Dans la lumière blanche et éblouissante, des silhouettes pâles et bizarres se découpèrent.

— Que personne ne bouge ! Nous sommes armés. Par-là, couvre-moi, ordonna Jocelyn d'une voix altérée qu'on aurait pu croire appartenir à un policier de mauvaise humeur.

Crystal se faufila en restant derrière lui. Lentement, les cônes de lumière balayèrent les corps et les visages des hommes assis là dans une cour remplie d'immondices.

« Un foyer sauvage », songea Crystal. Elle n'en avait encore jamais vu. Trente personnes environ étaient assises en cercle sur des vieilles caisses, des tonneaux, et les pièces les plus grotesques d'un mobilier pourri. Derrière ces individus, on voyait un réfrigérateur délabré, un vieux four et des meubles de cuisine, qui avaient été fixés aux branches d'un arbre au moyen de cordes et de planches clouées. Le tronc de l'arbre n'avait plus d'écorce. Une fumée indescriptible montait des marmites ouvertes, des boîtes de conserve et des poêles posées dans les flammes d'un feu de bois. Crystal réprima un haut-le-cœur et regarda Jocelyn aller vers un vieil homme, qu'il attrapa par le devant de sa chemise ouverte et souleva de son siège.

— J'ai besoin d'un renseignement, dit-il brutalement.

— Je vous dirai tout ce que je sais, répondit l'homme hébété.

Il resta le corps ballant dans la main du *Pic* comme une poupée de chiffons. La lumière éclairait son visage gris et mal rasé couvert d'hématomes, aux yeux rougis enfoncés dans leurs orbites.

— Nous cherchons deux hommes. Ou un homme. Il est depuis quelque temps dans la ville, et nous savons qu'il disparaît pendant des jours entiers. Il doit avoir une cachette dans un entrepôt.

Il n'y avait pas d'enfants ici.

Aucune des femmes maigres qui avaient réussi à se faire une place autour du feu n'avait moins de soixante ans. L'air hébété, elles regardaient Jocelyn qui leur faisait l'impression d'arriver d'un autre monde.

— Pas ici ! Nous les aurions vus. Nous nous connaissons tous depuis des années, expliqua l'homme.

— Nous nous connaissons tous. Il n'y a pas d'étranger ici, reprirent les autres. Nous avons faim, monsieur !

— Ce n'est pas mon affaire, dit Jocelyn sur un ton grinçant. Ce ou ces hommes sont bien équipés. Ils ont de la nourriture et des armes.

Une bûche dans le feu se rompit avec un craquement, renversant sur le sol la soupe puante faite d'écorce d'arbre, de cadavres d'oiseaux morts et de détritus récupérés au pied des immeubles des gens riches. Dans l'obscurité, au travers de leurs lunettes infrarouge, cet incident se transforma en une espèce de feu d'artifice. Un homme, brûlé à la jambe par le bouillon brûlant, bondit de son siège. Jocelyn le rejeta sur le sol d'un coup de pied.

— Et cette histoire que le conteur nous a racontée ? piailla une vieille femme.

— Qui est le conteur ? demanda Crystal à l'abri derrière la lumière des projecteurs manuels.

— Nous ne connaissons pas son nom. Il va de foyer en foyer, auprès de chaque groupe. Il apporte les nouvelles. Il a parlé de deux hommes qui ont de l'argent et de la nourriture.

Le silence régna pendant quelques secondes.

« Jocelyn semble avoir raison », pensa Crystal. « Tout du moins, si l'on peut se fier à ces gens ! »

— Continue ! Dis-m'en plus sur le conteur ! Où sont ces deux hommes ? ordonna Jocelyn au vieillard.

— Quelque part par là-bas, à plusieurs kilomètres ! Le conteur ne l'a pas dit exactement.

— Quand reviendra-t-il ? demanda brutalement la voix de Crystal surgissant des ténèbres.

— Nous ne savons pas ! répondirent les voix des affamés abandonnés.

Jocelyn et Crystal avaient conscience de ce qu'ils voyaient et entendaient, mais un sentiment de compassion leur était aussi étranger qu'une étoile lointaine. Ils reconnaissaient seulement la différence avec leur propre vie. Mais un reste d'imagination chez la jeune femme suffit à lui procurer une vision d'une étrange précision.

À travers l'obscurité de la nuit et la désolation du jour cheminait un vieux malade, tremblant et frémissant sous l'influence d'une maladie inconnue due à des carences diverses. Il rassemblait les informations qu'on lui rapportait en tous les points de sa longue errance parmi la décadence et la saleté, et les répétait à ceux qui ne disposaient pas d'un visiophone ou de l'énergie pour en faire fonctionner un. Les affamés s'asseyaient autour de lui pour l'écouter en retenant leur souffle, mangeant leur soupe infecte et mâchonnant l'écorce des arbres.

Puis, ils lui racontaient ce qu'eux-mêmes avaient appris ou vu, et ce qui s'était passé dans le voisinage. Tandis qu'ils lui parlaient, il se nourrissait des restes qu'ils avaient ramassés dans la journée.

Ils étaient des milliers, rien que dans cette partie de la ville. Ils ne participaient plus aux activités logiques et raisonnées de la cité et, avec juste raison, plus personne ne s'occupait d'eux. C'était naturel et il devait en être ainsi. Et encore une fois, Crystal ne put comprendre pourquoi les malades, avec un fanatisme pathologique, affirmaient que l'humanité aphilienne était sans amour et sans sentiments profonds.

Elle haussa les épaules pour rejeter ces pensées et fit jouer la lumière de son projecteur sur les visages décadents de ces hommes. Jocelyn demanda encore :

— Vous ne savez pas quand le conteur va revenir ?

— Non, il va et il vient.

— Quand est-il venu pour la dernière fois ?

— Il y a... quatre jours.

— D'où venait-il ?

Une main tremblante désigna la direction de laquelle ils s'étaient avancés depuis leurs glisseurs.

— Qu'a-t-il dit d'autre sur ces hommes ?

— Ils habitent dans un hangar.

Crystal demanda aussitôt :

— Se déplacent-ils à pied ou en glisseur ?

— Ça dépend. Personne ne semble les suivre. Ce sont des gens comme nous. Mais eux ont à manger et sont habillés proprement.

Une envie et une jalousie animales transparaissaient dans ces propos, mais ils étaient tous trop faibles pour concrétiser leurs pensées.

— Est-ce la première histoire que raconte le conteur ?

— Oui. Elle parle de nourriture et de bonne chère. Et ils ne sont pas malades comme nous.

Crystal commenta calmement :

— Il y a trente hangars ici, Jocelyn. Nous devrions les fouiller. Il ne nous reste rien d'autre à faire.

— D'accord, approuva-t-il. Ce hangar ici, vous y habitez ?

— Oui. Il est plein de vieilles machines. Nous dormons à l'intérieur.

— Et les autres hangars ? Des hommes y vivent-ils ?

— Oui, monsieur. N'avez-vous rien à manger pour nous ?

Il n'y avait plus rien à apprendre. Mais les quelques indices recueillis étaient précieux. Ils réduiraient leur champ de recherche. En outre, il était impensable que les deux malades de l'organisation Régénération se sentissent poursuivis. S'ils pouvaient encore les surprendre cette nuit, ils seraient pris dans leur sommeil.

— Nous n'avons rien à manger ! dit Jocelyn en relâchant sa prise sur la chemise de l'homme.

Le vieillard s'écroula sur le sol et rampa à quatre pattes vers l'insignifiante chaleur du feu qui brûlait à l'intérieur d'une carcasse de congélateur. Un murmure de mécontentement accompagna Jocelyn et Crystal, tandis qu'ils retournaient lentement vers le mur défoncé avant de sauter d'un bond dans la rue.

— Ils ne nous suivront pas. Prenons les glisseurs. La traque est plus confortable comme ça, décida Jocelyn.

Il prit Crystal par le bras et la tira jusqu'au milieu de la rue. Le contact de son corps semblait l'exciter. Il releva ses lunettes sur son front et pressa le pas. Lorsque les deux outsiders atteignirent la limite de la zone verte, Jocelyn fit halte.

— Te sens-tu encore la force de continuer ? demanda-t-il en l'attirant à lui.

Elle se contenta d'un rire pour toute réponse.

— Je ne peux pas dormir quand je mène une traque, dit l'outsider.

— Moi non plus. Continuons à chercher, murmura-t-elle.

CHAPITRE VI

Les deux hommes étaient assis de part et d'autre d'une table bancale. Une couverture propre mais déchirée en recouvrait la surface. Des boîtes de conserve, dont le contenu se réchauffait automatiquement à l'ouverture, étaient posées sur la table.

— Quel grand succès ! Nous avons répandu le Chaos ! Il ne nous reste plus que le coup de grâce à porter ! Et alors, cette ville sera libérée ! disait indistinctement Jermon Tascho tout en buvant et mangeant.

— Mais Jeremy Beiger sera sur ses gardes, murmura Mingus. Ce sera difficile, camarade !

— Mais la victoire sera à nous ! s'écria triomphalement le petit homme en se passant la main dans les cheveux.

— Ce n'est pas gagné, mais je reste optimiste. Nous n'avons pas été repérés.

Le soleil était levé depuis une heure. Les deux hommes se trouvaient dans le hangar qui leur servait de cachette. La fraîcheur de la mer leur parvenait jusqu'ici. Leur glisseur était bien camouflé et sept sorties différentes s'offraient à lui pour prendre la fuite. Ils avaient en outre disposé des barrages optiques invisibles tout autour de leur repaire. Quiconque s'en approcherait serait immanquablement repéré. Ils avaient pu se détendre et se reposer, et le besoin d'action les tenaillait de nouveau. Le succès des deux fusées et du robot les avait stimulés. Ils avaient suivi toutes les réactions sur leur visiophone portable, y compris l'intervention de Reginald Bull, afin de se faire une idée de la situation.

— Et nous sommes parfaitement équipés ! renchérit Jermon en désignant les divers systèmes d'armement disposés en demi-cercle dans ce niveau supérieur du hangar, où ils avaient installé leur table improvisée pour le petit déjeuner.

Un connaisseur en techniques de sabotage aurait pu comprendre, rien qu'à la vue de ce matériel, quel type d'attentat ils projetaient.

— C'est exact. Nous irons aujourd'hui faire une première reconnaissance du palais gouvernemental. Nous devrons peut-être le faire sauter pour atteindre Beiger. Alors le nouveau monde, tel le Phénix, renaîtra du Chaos ! dit Skalter Mingus en désignant les photos posées près de lui.

Elles montraient diverses vues du palais.

— Beiger habite aussi là-bas. Il a un bel appartement de fonction, assura Jermon d'une voix forte. Peut-être pourrons-nous l'atteindre avec la bombe téléguidée.

— Peut-être. Mais d'abord, il faut aller y jeter un coup d'œil.

Ils terminèrent leur petit déjeuner, puis s'équipèrent avec un arsenal d'armes leur assurant dans le pire des cas une fuite rapide et la survie. Skalter Mingus était un saboteur accompli, et il n'existait aucune question dans le domaine des bombes et des armes qui lui fût étrangère. Il s'avança précautionneusement jusqu'à l'escalier.

— Avant d'attaquer le palais ou de tuer Beiger, nous lancerons de toute façon nos deux fusées. Elles sont déjà programmées, dit-il.

— D'accord, je suis prêt. J'ai la télécommande radio.

Jermon Tascho releva la manche de sa veste pour montrer le boîtier miniaturisé. Il hocha la tête. Après les premiers résultats, il était devenu un partisan inconditionnel de tout ce que son ami lui avait expliqué. Mais de temps à autre, il s'effrayait de l'ampleur de leur entreprise. Tous deux étaient par ailleurs à la recherche de femmes ou de jeunes filles qui auraient pu les aider. Ils n'avaient pu en trouver aucune jusqu'à présent, mais cela aussi changerait après l'explosion de la réaction en chaîne. Skalter l'avait prédit.

— Allons-y !

— D'accord. Est-ce qu'on laisse tout branché ici ?

— Naturellement, répondit impatiemment Mingus. Cela nous indiquera si notre repaire a été découvert ou non.

— Compris.

Ils descendirent le vieil escalier métallique qui s'étirait en zigzag sur toute la hauteur du hangar totalement vide. Ils plongèrent ensuite dans les caves à travers une ouverture dans le sol qui menait aux quelques machines encore en état de marche et au garage des glisseurs, relié à la surface par une rampe d'envol. Cette rampe débouchait au milieu des espaces verts, entre les limites de la ville et les installations portuaires. L'accès en était presque complètement obstrué par la végétation.

La connaissance de cette installation faisait partie de l'instruction de base des équipes de Régénération. Mingus avait l'air de tout savoir, aux yeux de Jermon. Ils atteignirent sans encombre le glisseur, deux niveaux au-dessous du sol. La machine plana le long du chemin pour sortir à l'air libre entre les tas d'ordures et les plantes sauvages.

Ils se branchèrent sur les bulletins de la circulation pour se frayer un chemin à travers les rues de la ville. Leur but était clair : les parages immédiats du palais gouvernemental de Jeremy Beiger.

Si cela ne dépendait que d'eux, il ne lui restait pas plus de trois jours à vivre.

♦

Le glisseur se posa sur le toit pourri avec un grincement. Celui qui l'accompagnait vint s'arrêter à quelques centimètres. Les portes s'ouvrirent lentement.

— Huit heures trente, dit Jocelyn.

Le froid matinal s'accordait bien à la dureté de ses sentiments et de ses réactions. Il savait qu'il rendait service à la société en éliminant les malades. Il savait aussi que maintenant, son nom et celui de Crystal ne seraient plus mentionnés qu'avec terreur dans toute la zone portuaire. Il était pris dans l'excitation de la traque et plus rien d'autre n'occupait ses pensées. Il sortit d'un bond de son glisseur et se mit à l'abri derrière une bouche d'aération. En cet instant, Crystal ne l'intéressait plus. Il avait assouvi son désir durant la nuit et il était maintenant certain d'avoir atterri sur le bâtiment dans lequel se cachaient les deux malades.

— Ils vont se défendre ! dit Crystal en ouvrant prudemment la porte de son glisseur et en posant ses bottes légères dans les détritus qui encombraient le toit.

À cinquante mètres devant eux, une ouverture béait dans la surface du toit. Ses bords irréguliers, les traces de brûlures et les débris dispersés tout autour montraient qu'elle avait été produite par une explosion.

— Surveille les cadrans des instruments, lui lança Jocelyn avant de s'élancer à vingt mètres en avant.

Il se déplaça sans faire aucun bruit jusqu'à une petite cabine, qui avait contenu jadis la machinerie de l'ascenseur.

— Ils vont sûrement faire feu avec tout de ce qu'ils possèdent !

Deux contacts cliquetèrent. Les outsiders venaient de brancher leurs champs protecteurs. Ils furent enveloppés en moins d'une seconde par une sphère impénétrable d'énergie défensive.

« Peut-être ces deux hommes appartiennent-ils à l'organisation de ce fou de Roi Danton », songea Crystal. Le triomphe de leur victoire n'en serait que plus grand, et leur satisfaction plus profonde et durable. Les outsiders avaient jusqu'ici mené leurs activités de manière plus ou moins secrète. Mais ils semblaient maintenant avoir atteint un tournant. On les soutenait officiellement.

Crystal regarda longuement Jocelyn devant elle.

Pour cet homme, les malades n'étaient rien d'autre que des criminels envers l'ordre établi. Il les éliminait, tout simplement. Elle, au contraire, laissait toujours une chance réelle à ceux qu'elle pourchassait. Il en irait de même cette fois. Elle était convaincue que les deux hommes avaient dû installer un quelconque dispositif d'alarme, et elle était résolue à le déclencher. Cela prolongerait le plaisir de la traque. Elle sourit et sauta d'un bond sur l'autre bord du toit. Elle se retrouva ainsi au même niveau que Jocelyn.

— Couvre-moi ! lui dit-il d'une voix étouffée.

— D'accord !

Tous les gestes de Jocelyn découlaient d'un long entraînement. Son corps était un paquet de nerfs et de muscles : une machine humaine. Elle l'observa de nouveau. Il tendait le cou en avant comme un oiseau. Même la pointe de son nez, au milieu de son visage anguleux, contribuait à justifier son surnom. Il avança furtivement le long du toit et se retrouva quelques secondes plus tard au bord du trou. D'un rapide mouvement de tête, il ramena ses longs cheveux noirs en arrière.

— Il y a en bas un grand nombre de machines, de chargeurs énergétiques et d'armes, dit Crystal en tapotant son détecteur.

— Je sais. Nous touchons au but.

Ils dégainèrent simultanément leurs armes et essayèrent de distinguer quelque chose dans les ténèbres de l'ouverture. Mais seuls les voyants des instruments et les indicateurs réagissaient. À environ dix mètres en contrebas gisaient des armes et de grandes quantités d'énergie accumulée.

— Je lance un coup de sonde, annonça Jocelyn en abaissant le canon de son arme pour tirer un bref coup de feu vers le bas.

Une formidable explosion s'ensuivit, et un petit nuage de fumée grise sortit du trou irrégulier.

— Ils ne ripostent pas ! constata Crystal.

— Ils sont partis, cracha Jocelyn.

L'arme au poing, il fit le tour de l'ouverture tandis que Crystal regardait autour d'elle pour tenter d'apercevoir une seconde entrée. Elle était nerveuse, et elle scruta tous les alentours sans s'exposer.

— Allons-y ! Entrons ! lui cria Jocelyn.

L'espace de quelques secondes, il s'attendit à un tir venant de la cachette. Il se releva lorsque Crystal lui fit signe de l'autre bout du toit.

— Il y a une échelle d'incendie ici ! Avec des traces de passage ! cria-t-elle.

— Alors, allons-y par les deux côtés ! ordonna le chasseur.

Ils pénétrèrent en même temps dans le bâtiment. Crystal dévala à grands pas l'escalier et fit à peine attention aux diverses ouvertures dans le mur. Elle jeta un bref regard aux traces qui prenaient fin un étage plus bas. Puis, elle enfonça la porte avec son bouclier énergétique. Celle-ci s'écarta en grinçant et s'écrasa contre le mur. L'appareil au poignet de la jeune femme se mit à bourdonner fortement. Elle savait ce que cela signifiait.

— J'ai déclenché un système d'alarme qui réagit probablement à la lumière, dit-elle dans le micro de son minicom.

— *La même chose pour moi*, lui apprit Jocelyn. *J'espère que l'installation n'a pas d'autre fonction.*

Il s'était glissé dans le trou et s'était laissé tomber quelques mètres plus bas en roulant sur lui-même, à l'abri de son champ protecteur. En trois secondes, ses yeux furent habitués à la faible lumière ambiante, et il reconnut Crystal qui s'approchait de lui en louvoyant sur le sol lisse. Jocelyn effectua lentement un tour sur lui-même en pointant son détecteur. Il restait prêt à tirer et n'était toujours pas convaincu que le repaire fût vide.

— Il n'y a personne ici, dit tranquillement Crystal tout en s'approchant et en coupant son écran protecteur.

— Exact. Mais nous avons trouvé leur repaire.

Ils restèrent l'un à côté de l'autre pour examiner ce qu'ils venaient de découvrir. Les restes d'un copieux petit déjeuner étaient répandus à leurs pieds. Non loin de là étaient entassés quelques matelas, des couvertures, des conserves et tous les équipements possibles et imaginables. Jocelyn considéra tout cela avec un étonnement croissant.

— Des malades, sans aucun doute. Ils sont impeccablement équipés. Presque aussi bien que nous ! murmura-t-il en s'avançant lentement vers le demi-cercle formé par les armes, les recharges et les générateurs, les radiants lourds et légers, et les autres instruments.

Il donna de légers coups de botte çà et là sur les appareils.

— Oui, bien équipés. Et organisés pour une longue durée, dit pensivement Crystal en notant tous les détails qui le lui suggéraient.

— Cela signifie que ces deux malades criminels ont planifié quelque chose de précis.

— Ce sont sûrement eux qui ont tiré sur Beiger.

Jocelyn fit un bref signe de tête et poursuivit :

— Et on peut mettre sur leur compte le robot colleur d'affiches et les deux fusées. Voici les modèles des tracts.

L'outsider ramassa une feuille et la donna à Crystal. Elle reconnut le texte que Jocelyn et elle-même avaient lu la veille.

— Et maintenant, où sont-ils ? s'interrogea Jocelyn au bout d'un moment.

Il s'était entre-temps persuadé que le stock d'armes et d'accessoires était destiné à une mission de sabotage.

— Enfuis. Soit qu'ils vont lancer d'autres fusées pour répandre leurs tracts, soit qu'ils vont essayer une seconde fois de tuer Beiger ou un autre homme de son importance.

— Donc, un attentat ! dit *le Pic*.

— Sûrement.

— Alors nous ne devons pas les laisser agir. Nous n'avons qu'une alternative : faire sauter cet arsenal ou bien le charger dans nos glisseurs et aller l'entreposer dans ton appartement.

Crystal haussa les épaules et évalua la valeur de l'appareillage. Puis elle répondit :

— C'est notre butin, Jocelyn !

— D'accord.

Il remonta sur le toit et appela son glisseur au moyen de sa télécommande. Une heure plus tard, la cachette des deux agitateurs était vidée de son contenu et les deux outsiders volaient en direction de l'immeuble où habitait Crystal, désormais en compagnie de Jocelyn *le Pic*.

La traque pourrait reprendre après une courte interruption.

♦

Le glisseur s'approcha lentement. Il prit un virage et se posa sous un large auvent en bordure de la place qui entourait le palais gouvernemental. D'autres véhicules vinrent se parquer près du glisseur. La circulation n'était pas très dense. Il aurait été suicidaire d'agir de cet endroit car, depuis le premier attentat, les gardes faisaient feu au moindre soupçon.

Après avoir longuement exploré du regard le bâtiment massif, Jermon Tascho dit presque respectueusement :

— Si nous atteignons Beiger ici, ce sera le couronnement de notre travail, Skalter !

La façade était protégée par des écrans énergétiques. Entre les grandes fenêtres, les canons des robots de défense statiques se mouvaient sans bruit dans leurs petites niches semi-circulaires.

— Je ne vois pas comment nous pourrions le faire sortir de cette forteresse, murmura le saboteur.

L'espace d'un instant, ses doigts furent saisis d'un tremblement incontrôlé.

— Il faut attendre ! Ou bien neutraliser les robots ! s'exclama le petit homme exalté.

Skalter secoua pensivement la tête.

Le bâtiment était posé sur de lourds piliers entre lesquels patrouillaient des robots de combat équipés d'écran de protection ASHE. Plusieurs glisseurs de police entouraient le bâtiment. Il n'existait pas un seul mètre carré qui ne fût doublement ou triplement surveillé. Skalter compara en pensée les capacités de son arsenal vis-à-vis de ce fortin ultramoderne, et ses épaules s'affaissèrent.

— Nous devons modifier nos plans, Jermon, dit-il sombrement.

Il sentit une boule se former au creux de son estomac. Ses yeux passaient sans relâche des écrans aux systèmes défensifs et aux innombrables gardes. Là-bas, à sept cents mètres à peine, résidait l'homme le plus haïssable de cette ville. S'ils le supprimaient, le Chaos se déclencherait et une nouvelle ère commencerait.

— Écoute, Jermon, dit-il au bout d'une minute de réflexion, nous changeons de tactique. Nous n'allons pas essayer d'entrer. Nous ne sommes que deux, et étant donné leur supériorité en hommes et en matériel, ce serait du suicide.

Un groupe de glisseurs se dirigea vers l'endroit où attendaient Mingus et Tascho. Les deux hommes se saisirent lentement de leurs armes. Mais les policiers ne leur prêtèrent aucune attention. Ils volaient apparemment sans but précis. Les sirènes de leurs véhicules étaient coupées. Peut-être n'y avait-il pas de danger.

— Tu as sans doute raison. La dernière fois, nous l'avons surpris hors de sa forteresse.

— Exact. Nous devons continuer à nous cacher et attendre qu'il passe dans notre ligne de mire.

— Et où cela pourra-t-il arriver ? Il est devenu prudent, Skalter. Il ne va plus quitter sa citadelle.

Un appareil quitta la formation des trois glisseurs et vint se ranger à gauche de la machine des deux immunisés. Quatre glisseurs déjà garés séparaient les deux véhicules. Les deux autres glisseurs de police continuèrent à planer au-dessus de la piste. Les crans de sûreté des deux radiants lourds sautèrent.

— Faisons comme si nous étions en train de discuter, dit Mingus avec un visage impassible. Compris ?

Il établit en même temps le plan de vol le plus efficace en cas de fuite.

— Compris, confirma Tascho.

Lorsque les portes du glisseur de police s'ouvrirent, une voix tranchante sortant de ses haut-parleurs devint audible sur la petite place. Des rapports arrivaient sans interruption sur la radio de la police.

— Tôt ou tard, il devra sortir. Nous avons quatre cachettes dans la ville. Nous pouvons attendre sans problème, dit Skalter en remontant le bandeau sur son front.

— Combien de temps ?

— Aucune idée.

Les trois policiers descendus du glisseur échangèrent quelques paroles inaudibles. L'homme le plus jeune, resté assis près du pilote, ne descendit pas, mais s'adossa confortablement dans son siège. Tandis que les haut-parleurs résonnaient, les trois hommes entrèrent dans la cafétéria. La porte de glassite se referma derrière eux. Quelques employés levèrent les yeux vers les arrivants.

" *... Étendez la zone de recherche et les contrôles correspondants. La première date est le huit du mois...* "

Jermon leva la main et indiqua du doigt le glisseur de police. Skalter haussa les épaules et expliqua à voix basse :

— Des messages de routine.

" *... Beiger inspectera l'usine de robots en compagnie d'une commission. Il sera bien sûr accompagné d'une escorte. Il y a eu des tentatives d'attentat...* "

Skalter Mingus se redressa dans son siège. Son visage avait pâli d'un seul coup.

— Beiger ! Voilà notre chance ! s'exclama-t-il comme électrisé.

Totalement concentrés, ils écoutaient à présent le message en oubliant le danger qui les entourait.

" *... la fabrique de robots Gamma se trouve à New Haven Marina. Le parcours n'a pas encore été définitivement choisi, il reste trois possibilités. Comme jours les plus probables, nous avons le huit, le neuf et le dix du mois. Pour des raisons de sécurité, la décision ne sera connue qu'une heure avant le départ...* "

— Beiger ! Il va donc quitter sa forteresse. Et en compagnie d'une commission !

— Notre meilleure occasion. Connais-tu cette fabrique ? demanda Skalter.

Tout en continuant à écouter, il remit en marche le moteur du glisseur.

" *... une garde rapprochée. L'usine elle-même sera placée en état d'alerte rouge A. Jeremy Beiger ne souhaite courir aucun risque inutile. Les forces de police sont invitées à appliquer leur plan d'action détaillé...* "

— Nous partons ! décida Skalter Mingus.

— Vers quel repaire ?

— Nous allons pour l'instant voir cette usine de robots. Nous devons y être avant la police.

— N'est-ce pas trop dangereux, Skalter ?

Mingus manœuvra prudemment le glisseur hors de sa place de parking et prit la direction du sud sur une piste pour glisseurs. Le policier de garde les suivit du regard, mais reporta vite son attention vers sa radio et son intercom.

— Il serait encore plus dangereux d'y arriver en même temps que la police. Je suis prêt à mourir pour notre cause, mais je n'ai pas envie de courir au suicide !

Jermon hocha pensivement la tête.

— Moi non plus, dit-il.

Des nuages blancs flottaient dans le ciel. La lumière claire et les ombres aux arêtes vives des immeubles alternaient sur la coque du glisseur. Les contours des nuages étaient légèrement orangés. La machine transportant les deux saboteurs s'engagea dans un couloir de vol et accéléra en direction du sud jusqu'à atteindre une vitesse rapide, mais pas excessive.

♦

La plus grande partie de l'humanité avait déjà oublié les dramatiques transformations sociologiques survenues sur toute la planète. Seuls quelques souvenirs en demeuraient encore chez les gouvernants. Pour eux, le monde était aujourd'hui en ordre. Ils savaient qu'il avait été différent autrefois, au même titre qu'aux débuts de l'ère spatiale, au cours du Moyen Âge ou dans les temps préhistoriques. Aujourd'hui, un nouveau chapitre était ouvert.

L'ère de l'aphilisme avait débuté quelques décennies après la mise en orbite de la Terre et de la Lune autour de Médaillon. On désigna sous le nom de malades, ou d'immunisés, la minorité cachée qui restait capable d'éprouver de vrais sentiments.

Une forte agitation avait résulté de cette différenciation forcée. L'Homme était l'être le plus adaptatif de la Galaxie et il s'était toujours relativement bien accommodé de ses conditions de vie. Et de ce point de vue, les hommes sans émotions s'occupaient encore de leurs congénères malades et souvent criminels : en cherchant à les éliminer de la société.

Comme la majorité avait conservé tous les instincts primitifs sans lesquels l'humanité n'aurait pas pu survivre sur la Terre, la haine et la jalousie envers ceux qui étaient différents étaient demeurées.

On les appelait les *malades*.

Pour cette raison, Reginald Bull voulait un résultat spectaculaire, qu'il pourrait exhiber devant la population. Les acteurs principaux connaissaient leurs rôles et la scène était prête.

Daargun allait se mettre en route pour recevoir les dernières assurances.

CHAPITRE VII

L'appartement de Crystal Talongh avait retrouvé son état antérieur au combat qui l'avait opposée à Jocelyn. Mais certaines parties de la terrasse et du salon s'étaient transformées en une sorte d'armurerie. Les équipements des deux saboteurs y avaient été entreposés.

La traque s'était accélérée.

Cela signifiait que les pauses allaient devenir plus courtes, et la tension plus grande.

Et cela signifiait aussi la survenue d'incidents imprévisibles.

Après être rentrés et s'être douchés, ils mangèrent un morceau et essayèrent de se détendre. Ils dormirent dans des pièces séparées. Crystal fut tirée de son sommeil par l'interphone de la porte. Le ton de la voix indiquait sans équivoque qu'il s'agissait d'un visiteur officiel, qui avait traversé l'entrée avant de monter par l'ascenseur et de se rendre jusqu'à sa porte.

Crystal se leva promptement, noua ses cheveux sur sa nuque, et enfila une chemise de nuit transparente. Elle jeta un coup d'œil au-dehors, un autre à sa montre : c'était le début de l'après-midi.

Elle prit la poignée de la porte dans sa main gauche et posa la droite sur le bouton qui, en l'espace d'une seconde, pouvait déclencher les armes défensives de l'entrée. Sur l'écran, Crystal vit un homme entre deux âges debout face à la porte. Il lui fit l'effet d'un squelette vivant et voûté.

La lourde porte s'ouvrit lentement. L'homme, vêtu d'une luxueuse combinaison, portait à la hanche une grosse arme aux reflets métalliques. Il leva la tête et regarda Crystal avec calme et froideur.

— Vous êtes Crystal Talongh.

C'était une affirmation.

— Exact, répondit Crystal, la main toujours posée sur le bouton de défense. À qui ai-je l'honneur ?

L'homme fit un pas dans sa direction et demanda, sans répondre à sa question :

— Jocelyn *le Pic* habite chez vous ?

Crystal entendit un bruit. Elle vit le regard de l'homme se détourner pour se fixer sur un autre point situé derrière elle.

— En effet, dit Jocelyn en sortant de derrière le mur. (Il abaissa son radiant et écarta Crystal.) Entrez donc, Daargun !

— Daargun ?

Crystal tressaillit, retirant sa main du bouton de commande des armes défensives, et attendit que le visiteur pénétrât dans l'entrée. Jocelyn passa son arme à sa ceinture et demanda :

— Comment avez-vous su que je... ?

Daargun eut un geste las.

— Habillez-vous et venez avec moi. Reginald Bull vous attend au pied de l'immeuble. Il a quelque chose d'important à vous dire. Cela concerne les malades que vous poursuivez tous les deux. Dépêchez-vous, il fait froid.

Crystal et Jocelyn échangèrent un long regard. Reginald Bull en personne ? Est-ce que cela pouvait être un piège ? Mais cet homme était l'envoyé secret de Bull et l'homme de confiance auquel Jocelyn avait déjà eu affaire. *Le Pic* hocha la tête et dit :

— Une minute.

— J'attends. Vous devriez passer quelque chose de moins voyant, ma jeune dame !

Il s'adossa au mur, croisa les jambes et se mit à tousser bruyamment. Les occupants de l'appartement réapparurent peu après dans l'entrée et Crystal annonça :

— Nous sommes prêts.

Ils descendirent jusqu'en bas de l'immeuble par l'ascenseur, traversèrent le hall d'entrée et marchèrent vers un gros glisseur aux vitres opaques. Quatre gardes entouraient l'engin, chacun des hommes surveillant une direction différente. À cette heure, il n'y avait que peu de circulation dans ce quartier. Un garde ouvrit la portière et Daargun monta le premier. Jocelyn et Crystal le suivirent. La lumière extérieure pénétrait à travers les vitres fumées.

— Vous êtes les deux outsiders qui recherchent les agitateurs, hein ? se renseigna Bull en les scrutant d'un œil pénétrant.

Crystal hocha la tête en lui rendant son regard.

— Oui. Je suis plutôt étonné que vous vous soyez personnellement dérangé, expliqua Jocelyn. Il reste bon nombre de questions en suspens entre les autorités et moi.

Bull leva la main pour stopper Jocelyn. Il dit d'une voix autoritaire :

— Jusqu'ici, nous n'avions pas eu à connaître les outsiders. Selon toute vraisemblance, lorsque cette opération sera terminée, nous vous soutiendrons plus ou moins ouvertement. Cela dépendra en grande partie des résultats que vous obtiendrez.

» Je n'ai pas beaucoup de temps, laissez-moi parler. Je suis ici pour vous avertir que j'ai besoin de cette traque, dans ses dernières phases jusqu'à sa conclusion, pour qu'elle serve de démonstration. Nous devons entreprendre quelque chose contre ces malades anormaux. Il nous faut provoquer un choc. Un choc si grand qu'il entrave leurs activités. Et en particulier celles de l'homme qui se tient derrière eux, ce Roi Danton. Comprenez-vous ?

— Je crois que je comprends. Mais je mènerai cette traque selon mes règles, assura froidement Jocelyn.

— C'est à vous d'en décider, expliqua Bull. Pour moi, seul le résultat compte. À partir de maintenant, des équipes vidéo vont vous suivre. Elles resteront totalement invisibles et ne vous gêneront en rien. Tenez-en compte. Nous sommes persuadés que nous n'arriverons à quelque chose que si le nombre de ces maudits malades est drastiquement réduit. Ils se lancent de plus en plus dans le sabotage. Songez à l'attentat contre Beiger !

— Vous aurez votre spectacle, monsieur, promit Crystal. Et nous, nous empocherons la prime lorsque la partie sera terminée.

— Ce n'est qu'un détail. Je vous recontacterai par le truchement de Daargun quand tout sera prêt. Je pense à titre personnel que Beiger va à nouveau être pris pour cible par nos mystérieux malades.

— Nous aussi, répondit Crystal impassible.

— Le neuf, Beiger va devoir décider de l'agrandissement de l'usine robotisée. Il la visitera brièvement vers midi. Cette information vous est strictement réservée.

Daargun ouvrit la porte.

— Je ne vois pas qui elle pourrait intéresser en dehors de nous, dit Jocelyn.

— Les terroristes ! dit Crystal en sautant hors du glisseur.

Elle avait à peine posé les pieds à terre que les quatre gardes grimpaient à bord de leur véhicule d'accompagnement. Le glisseur lourd démarra et s'éloigna à grande vitesse. Il disparut au bout de quelques secondes au détour d'un immeuble.

— La traque continue ! dit Jocelyn lorsqu'ils se trouvèrent de nouveau dans le hall d'entrée. Que dit la radio de la police ?

— Il n'y a eu aucun communiqué concernant les terroristes durant les dernières heures.

— Tenons-nous prêts tout de même. Nous prendrons de nouveau des chemins séparés, ordonna-t-il.

Il était certain qu'elle lui obéirait. Il connaissait sa personnalité et savait quelle était sa propre force. Personne ne pouvait le dominer. Il était l'outsider à la plus redoutable réputation, et à juste titre.

Dans l'appartement, il s'équipèrent et vérifièrent leurs instruments.

La routine...

♦

Ils atteignirent la grande clairière circulaire en début de soirée. La mer s'étendait à l'ouest. De l'autre côté des dunes, c'était la jungle, puis venaient quelques pistes, et finalement se détachait l'énorme enclos triplement protégé qui isolait les installations de leur environnement. De l'usine entièrement robotisée, qui était pour la plus grande partie souterraine, Mingus et Tascho ne virent que le dôme et les quelques tours qui se dressaient au-dessus du sable blanc. De longues ombres s'étendaient sur la surface claire.

Le glisseur s'était immobilisé en l'air, dissimulé entre les arbres en bordure de la jungle.

— Tout le coin est truffé de pièges et de barrages, dit Mingus. Quoi que nous fassions, ce sera sacrément difficile !

Le cercle était absolument vide. Le sable blanc ne portait même pas d'empreintes animales. Le dôme et les tours de stockage miroitaient sous la lumière du soleil. Un kilomètre plus à droite se trouvaient le tunnel pour l'approvisionnement en matières premières, quelques sas, des barrages de sécurité, et du personnel dans des glisseurs armés.

À gauche, à la même distance à peu près, émergeait la rampe menant à l'aire de départ de la piste. À intervalles réguliers, des glisseurs lourds munis de grandes plates-formes en décollaient. Ils emportaient les productions de la fabrique vers leurs destina-

taires. Skalter avait appris que l'usine produisait des composants de précision pour les vaisseaux spatiaux et d'autres pièces analogues.

— Nous ne pourrons pas atteindre Beiger dans cette usine !

— Nous devrons donc attaquer avant, et il nous faut décider de l'endroit.

— Exact.

Ils attendirent et observèrent les environs à travers leurs puissantes jumelles. C'était pratiquement sans espoir, car Jeremy Beiger pénétrerait dans l'usine là où les matières premières et les pièces détachées étaient introduites. Des heures durant, le glisseur se déplaça dans la forêt, les deux hommes inspectant encore et encore les quelques endroits propices. Il se convainquirent que la police pouvait étroitement contrôler tout le secteur.

Il ne retinrent finalement qu'une seule partie du terrain.

— Entre l'embranchement de la piste ou de la zone d'atterrissage et le sas du personnel, il y a trois cents mètres. C'est à cet endroit que mourra Beiger !

— Et peut-être nous aussi, Skalter ! ajouta Tascho avec accablement.

Mingus devina que son camarade, jusqu'ici rempli d'enthousiasme, commençait à avoir peur. Il le comprenait, mais son ambition et son sens du devoir ne l'autorisaient pas à faire demi-tour maintenant qu'il touchait au but.

— Nous ne mourrons pas, assura-t-il. Nos trois projectiles transformeront cette zone en enfer. Nous pouvons les mettre à feu par télécommande.

Le glisseur revint lentement en arrière.

Skalter Mingus le fit descendre, louvoya entre les troncs d'arbres et essaya de trouver une place discrète dans la circulation. L'engin planait à cent mètres au-dessus de la piste. Des voyants s'allumèrent, un bourdonnement retentit et des codes numériques apparurent sur l'afficheur lumineux. Mingus sélectionna sa vitesse, se laissa aller dans son siège et dit :

— Nous allons prendre aujourd'hui dans notre cachette toutes les armes dont nous aurons besoin.

— On ne dort pas ?

— Demain peut-être. Ou après-demain, répondit Mingus.

La nuit commençait à tomber. Soudain, ils virent briller les phares de deux gros glisseurs loin en dessous de leur véhicule. Au bout de vingt secondes, un glisseur de police s'éleva à leur hauteur. Le clignotement de son gyrophare éblouit Mingus pendant plusieurs secondes. La panique s'empara de lui, et en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, il s'aperçut que les deux autres véhicules étaient également montés derrière eux. Ils se rapprochaient dangereusement.

— La police, Skalter ! cria Jermon. Ils nous tiennent !

— Ta gueule ! Ce n'est qu'un contrôle de routine, dit Mingus d'un ton tranchant. Et n'oublie pas que nous sommes des malades. Garde ton camouflage. Compris ?

— Oui... oui.

Mingus fit ralentir sa machine. Le glisseur apparu en dernier vint se coller contre le véhicule. Les policiers regardèrent sans un mot à l'intérieur, et Mingus leur rendit calmement un regard sans expression.

Un haut-parleur craqua, puis la voix du chef de patrouille annonça :

— Contrôle ! Que cherchiez-vous dans la zone interdite ?

La vitre latérale glissa sans bruit vers le bas. Mingus donna un coup de pied dans le tibia de Jermon, qui commençait à perdre son calme.

— Nous rentrons en ville.

— Que veniez-vous faire ici ?

— Rien de spécial. Depuis quand est-ce une zone interdite ?

— Depuis sept ans !

Le petit groupe de quatre glisseurs se déplaçait sur une piste complètement déserte. Leur vitesse n'était pas particulièrement élevée. Mingus essaya d'évaluer ses chances, s'il sortait maintenant son arme pour se défendre.

Ce serait sans espoir.

— Nous ne le savions pas du tout. Nous voulions seulement passer le temps...

— On vérifiera ça au poste. Suivez-nous sans faire d'histoires. Ce n'est pas loin.

— D'accord, répondit Mingus.

La colonne obliqua vers la droite, les glisseurs quittant un par un la large piste pour se diriger vers un bâtiment bas, devant lequel se tenaient des policiers et des glisseurs de police. L'enquête pourrait se dérouler plus ou moins bien, et au moindre soupçon, les policiers les abattraient en tant que *malades*. C'était le procédé habituel en pareil cas.

— Pas un mot ! intima Mingus à son ami, qui tremblait de tout son corps.

Un dernier reste de maîtrise l'empêchait de saisir son arme et d'attaquer les policiers. Ils descendirent et allèrent à pas mesurés vers la porte du poste de garde.

Ils entendirent des bribes de conversation. Quelques hommes se trouvaient dans la pièce. Il n'y avait pas de robots. Les deux hommes qui étaient assis près du pilote restèrent sur le pas de la porte.

— Le problème avec ces malades, c'est qu'ils se camouflent sacrément bien, dit l'un des policiers. Votre numéro de code ?

Mingus s'effraya brièvement, mais se ressaisit rapidement et énonça une suite de chiffres, dont il ne connaissait pas la signification. Il avait subi un entraînement pour ce genre de situation. L'employé le regardait avec indifférence. Un micro enregistra les chiffres et un traducteur les convertit en une impulsion unique destinée à interroger l'ordinateur central.

La réponse arriva au bout de quelques secondes. Jermon Tascho, qui était sur le point de donner son numéro à son tour, vit avec effroi son camarade passer à l'action.

Sa main gauche s'éleva jusqu'à son bandeau frontal pour le dépasser et le dérouler en le faisant claquer comme un fouet.

— Ferme les yeux, Jermon ! hurla-t-il en se penchant vers l'avant.

Il attrapa son arme de la main droite. Une lueur éblouissante aveugla les policiers.

Jermon se laissa tomber au sol. Pendant le temps de sa chute, il entendit encore fuser trois tirs radiants. Il roula sous une table et se retrouva soudain comme par miracle avec son radiant à la main. Il fit feu sur les deux hommes qui montaient la garde à la porte, et qui s'apprêtaient à saisir leurs armes à leur tour.

Tous ceux qui se trouvaient dans la pièce avaient instantanément compris ce qui se passait.

Et chacun avait réagi comme il le devait.

Tandis qu'il se trouvait à l'abri de la barrière, Skalter Mingus atteignit deux policiers à la poitrine. Les hommes s'écroulèrent en criant. Il pivota sur lui-même et tira encore à

trois reprises, sans viser de cible particulière. Un policier appuya sur le bouton du signal d'alarme et une sirène se mit à hurler. Un autre tir résonna dans la pièce et projeta un employé contre une fenêtre. L'arme de l'homme tournoya dans les airs.

Les deux policiers de faction s'écroulèrent de part et d'autre de l'entrée. La pièce fut envahie de fumée et de gaz. Le tir que le dernier survivant dirigea vers Tascho emporta un coin de la table et lui brûla l'épaule.

— Jermon, dehors ! Il y a encore quatre hommes !

Deux d'entre eux avaient déjà sauté hors du glisseur et couraient vers la porte. Skalter agit avec un sang-froid étonnant. Il défonça la vitre, courut se mettre à l'abri et de là, tira vers l'extérieur à travers la fenêtre brisée.

Jermon découvrit une seconde porte plus petite. Il l'enfonça et sauta d'un bond dans l'herbe sèche en contrebas. Derrière lui, une partie du bâtiment commençait à brûler. Les sirènes continuaient à lancer leurs hurlements stridents. Le petit homme courut en zigzag le long de la façade. Il se pencha au coin du bâtiment, hors d'haleine, et tira dès qu'il aperçut les policiers.

Un glisseur démarra en trombe. Les hommes devant l'entrée s'écroulèrent. Jermon retint son poignet droit de la main gauche pour viser et tira à quatre reprises sur l'arrière du glisseur qui s'envolait. Mais malgré des coups sévères, l'engin continua à voler en zigzag.

— C'est fini ! cria Skalter depuis l'intérieur du bâtiment.

Il sortit par la porte défoncée et rejoignit Jermon en courant. Jermon sentait maintenant le contrecoup du choc. Il se mit à trembler et son corps fut parcouru de frissons. Son arme lui tomba presque de la main. Skalter l'empoigna par les épaules et le tira en avant. Derrière eux, les flammes et la fumée gagnaient du terrain.

— Nous avons gagné ! dit-il d'une voix rauque. Fichons le camp, à toute vitesse ! Prenons un glisseur de police !

Toujours tremblant, Jermon réagit et fit en courant le tour de l'engin pour aller s'installer dans le siège encore chaud du conducteur. Les portes se refermèrent. Le glisseur recula, vira et prit son envol.

La plainte des sirènes diminua lentement derrière eux. Mais tandis qu'ils volaient en direction de la ville, l'incendie prenait de l'ampleur.

Ils entendirent sur la radio les appels de détresse des policiers. Une alerte de grande envergure était déclenchée.

Entre-temps, la nuit était tombée.

CHAPITRE VIII

Au premier mot qui sortit du haut-parleur, Jocelyn se mit au travail. Il se redressa sur son siège et poussa la commande de puissance vers l'avant.

Ils volaient à bord du glisseur de Crystal dans les faubourgs sud de la ville, à l'affût du signal déclenché par les appareils traceurs qu'ils avaient disposés dans le hangar pour leur signaler le retour des agitateurs.

Avec un geste d'impatience, Jocelyn engagea un chargeur dans le logement de son radiant et dit :

— Ce sont eux !

Crystal fit basculer un interrupteur pour couper le pilotage automatique du glisseur et prit les commandes en main. Ils écoutaient silencieusement les rapports de la police qui dépeignaient le déroulement du coup de main. Plus il écoutait, et plus l'expression du *Pic* devenait dure.

Il commença à se mordiller la lèvre inférieure, puis il posa la main sur l'accoudoir de son siège et replia les doigts. Crystal entendit de nouveau le martèlement produit par le va-et-vient de son index. Les instruments intégrés dans l'accoudoir se mirent à vibrer.

— Arrête ! s'exclama-t-elle nerveusement. Tu me rends folle avec ce maudit bruit !

La jeune femme l'avait déjà entendu au moins cent fois et le haïssait presque physiquement. Le rapide mouvement du doigt de Jocelyn cessa.

— Maintiens le cap. Nos codes d'identification sont en règle, je pense, ordonna Jocelyn.

— Ils se sont enfuis, cela semble sûr ! répliqua-t-elle en faisant prendre de la vitesse au glisseur. On va les chercher partout. Ils ont tiré sur des policiers ! Cela implique un mandat d'arrêt sur l'ensemble de la région, ajouta-t-elle en cherchant sur une carte le numéro d'identification de la zone interdite.

L'air sifflait autour du glisseur. À travers son toit transparent, on apercevait les étoiles.

— J'ai une autre théorie, dit-il.

— Une théorie ? demanda Crystal incrédule.

— Oui. Ils sont habiles, ce qu'ils ont accompli là-bas parle pour eux. Ce ne sont pas des amateurs. C'est bien à des policiers qu'ils ont eu affaire, et pas à des enfants de chœur !

— Qu'est-ce que cela a à voir avec notre vol vers ce poste de police ravagé ? murmura Crystal.

Elle se doutait que les deux terroristes en voulaient à Jeremy Beiger et qu'ils avaient découvert que sa visite à l'usine robotisée serait la meilleure occasion pour un attentat. Mais il n'y avait aucune certitude. Les mots suivants de Jocelyn n'arrivèrent pas à apaiser sa méfiance.

— Ce sont donc des pros. Ils sont sûrement allés au palais gouvernemental et ont dû voir qu'ils ne pourraient y atteindre Beiger, même avec un canon transformateur. Tu es d'accord, ma jolie ?

— Effectivement, répondit-elle avec irritation.

— Bien. Je continue. Personne ne les cherchera s'ils se cachent dans les alentours immédiats de la station. Lorsqu'ils n'auront plus de munitions, ils retourneront à leur repaire, ce dont nous serons avertis. Il ne leur restera alors rien d'autre à faire que d'aller attendre Beiger à l'usine. Mes réflexions sont naturellement un peu complexes et subtiles, mais fondamentalement cela se passera comme je l'ai décrit.

Une aube rouge se leva devant eux. Des véhicules de secours arrivaient de toutes les directions. À terre, une activité fébrile régnait autour de la station en feu. On distinguait nettement les épais jets de mousse extinctrice qui étaient déversés sur le foyer par de lourdes lances à incendie.

— Nous ne trouverons plus aucune trace, Jocelyn, constata Crystal d'un ton désabusé.

Il eut un rire bref.

— Nous n'avions pas à en chercher. Je voulais seulement voir les lieux en attendant.

Ils furent interpellés par un glisseur de patrouille, mais lorsque Jocelyn prononça le nom de Daargun, ils reçurent l'autorisation officielle de regarder à condition de ne pas gêner le travail. Leurs récepteurs spéciaux captaient les entretiens entre les sauveteurs et les équipes de la police, ainsi que les ordres émanant de diverses centrales.

— Je sais ce que tu veux faire ! dit tout à coup Crystal.

Elle avait effectué un vol circulaire au cours des dernières minutes pour inspecter le bâtiment, illuminé à présent par la vive lumière d'une centaine de projecteurs. Des robots s'affairaient partout et des glisseurs de recherche survolaient les lieux. On devinait même dans la forêt les reflets des projecteurs. Les écrans infrarouges donnaient des informations supplémentaires.

— Je t'écoute.

— Ils sont partis. Je m'attends d'un instant à l'autre à un signal de notre détecteur. De retour à leur repaire, ils comprendront que quelqu'un est sur leurs traces. Il est possible qu'ils reviennent par ici.

— Un bon point pour toi. Et nous allons peut-être attendre deux jours entiers ?

Crystal eut un rire sans joie.

— Ils ne frapperont pas avant que Beiger vienne. Nous seuls savons quand cela doit avoir lieu. Aucun des policiers ici ne connaît le jour exact, Jocelyn !

— Tu as tout compris, ma jolie, dit-il avant de recommencer à tambouriner contre la vitre latérale.

♦

Dès que les premiers rayons du soleil illuminèrent la pièce, Skalter Mingus se dressa dans son lit. Il se sentait pris d'une faiblesse soudaine, et il donnait l'air de s'éveiller

d'un cauchemar. Ce n'était que maintenant qu'il comprenait ce qui l'avait continuellement tracassé. Rien qu'un minuscule détail, mais qui lui causait des sueurs froides.

— Malédiction ! grinça-t-il.

Ils étaient rentrés ensemble à leur cachette principale. Toutes leurs mesures de sécurité avaient été déjouées. Avec une inquiétude croissante, Skalter avait dû constater que des visiteurs indésirables étaient entrés ici.

Les capteurs optiques avaient enregistré deux individus.

Ils avaient mis hors service les dispositifs de sécurité. Les diffuseurs de gaz ne s'étaient même pas déclenchés. Et tout leur armement avait disparu ! Même les équipements lourds qu'ils n'avaient transportés en ville qu'à grand-peine.

La désillusion de Skalter Mingus l'avait empêché de voir le vrai danger.

Ceux qui avaient découvert leur cachette avaient pu en retirer des informations. Ils savaient qu'ils n'avaient pas affaire à des hommes ordinaires mais à des immunisés. S'ils avaient installé un mini-espion, une minuscule caméra, des micros... ! Ce n'était pas impensable.

Skalter essuya la transpiration sur son front.

— Bon sang, je suis un imbécile ! s'exclama-t-il.

Ce n'était pas la police, car ils auraient encerclé leur repaire avec des forces énormes avant de bombarder le hangar si nécessaire. Ce devait donc être des chasseurs. Ils possédaient sans doute à présent des photos de Jermon et de lui, et ils connaissaient certainement leurs voix. Et comme les chasseurs n'étaient pas nés de la dernière pluie, ils avaient aussi deviné le but de leur armement. Après le spectaculaire attentat contre Beiger, ce n'était pas particulièrement difficile.

— Nous sommes dans de sales draps ! dit Skalter à haute voix en se rendant dans la salle d'eau.

Il se sentait mal. Il était cinq heures du matin. Beiger pouvait visiter l'usine dès aujourd'hui. Ils devaient réagir, mais le temps ne pressait pas encore.

Skalter essaya de se calmer et de reprendre le contrôle de ses pensées agitées. Il se doucha sans réveiller Jermon, qui se retourna dans son lit et demeura dans ses rêves. Ils avaient retiré de leurs autres cachettes tout ce qui pouvait encore leur être utile, et ils se trouvaient maintenant de nouveau dans le centre-ville, dans l'appartement inoccupé.

Ils avaient suffisamment de vivres.

Ils étaient bien reposés, mais inquiets.

Il ne leur restait pas assez d'armes, ni de munitions.

Une inquiétude lancinante, la crainte de ses propres défauts, la peur de ne pas accomplir correctement sa mission, et les visions d'un monde meilleur après le Chaos torturaient Skalter Mingus tandis qu'il se lavait, s'habillait et préparait aussi silencieusement que possible le petit déjeuner. En attendant que Jermon se réveillât, il empaqueta tout ce qui lui serait nécessaire pour survivre dans les jours à venir.

Le glisseur qu'ils avaient volé était parqué dans le garage souterrain. Ils avaient détruit le véhicule de police à l'autre bout de la ville en provoquant un court-circuit dans son système de démarrage.

— Et nous avons encore deux fusées ! grommela Skalter.

Lorsqu'il fut prêt, il alluma l'intercom.

La musique et les bavardages réveillèrent Jermon Tascho. L'homme aux cheveux noirs reprit ses esprits et alla sans un mot vers le cabinet de toilette.

En revenant, il se laissa tomber lourdement sur une chaise et commença sur un ton accusateur :

— Tu m'as fait croire à tout un tas de choses, Skalter. Et maintenant, nous sommes au bout du rouleau. Vas-tu pouvoir nous tirer de là ?

Skalter leva sa tasse et répondit tranquillement :

— Nous allons quitter cet appartement. Nous allons nous cacher et supprimer Beiger aujourd'hui ou demain. Et ensuite, je t'emmène avec moi, dans le groupe Régénération. Là-bas, il y a tout ce qu'il nous faut. Et uniquement des gens qui éprouvent des sentiments authentiques. Tu seras aimé, pour la première fois de ta vie. Avec générosité et sincérité. Je te le promets.

La réponse de Jermon était empreinte de doute et d'amertume.

— Si nous survivons, Skalter !

— Nous survivrons, je te l'assure. Ce n'est pas la première mission de ce genre que je mène à bien.

Il avait mis de côté toutes ses autres pensées. Il devait raffermir la confiance que l'autre avait mise en lui. Il n'avait plus qu'un seul but, et il devait l'atteindre comme tous les autres de sa longue vie : la mort du représentant aphilien Jeremy Beiger.

— J'aimerais que tu t'en tires sain et sauf. Qu'as-tu prévu au juste ? demanda Jermon.

Il était clair que l'angoisse le tenaillait. Mais d'un autre côté, il combattait héroïquement sa peur.

— Nous allons nous cacher à proximité de l'endroit où Beiger va mourir, expliqua Mingus.

♦

Ils avaient recouvert leur glisseur d'une mince couche de végétation. Ses traces profondément imprimées dans le sol se perdaient entre les broussailles et des tas d'ordures. Haletant et transpirant, les deux hommes s'engagèrent péniblement dans les abords de la forêt qui s'étendait devant eux. Chacun d'eux transportait trois armes différentes : c'était tout ce qu'ils possédaient encore. Ils portaient des sacs à dos contenant des boîtes de conserve, des boissons et des chargeurs énergétiques.

— Maudite chaleur ! gronda Jermon Tascho.

Il portait la lourde radio. Les insectes tournoyaient autour de lui et couraient sur son visage.

— Nous sommes bientôt arrivés, le rassura Mingus.

Il devait continuellement redonner courage à son camarade et tenter de neutraliser sa peur. Il se trouvait dans une situation extraordinairement délicate, mais dans quarante-huit heures au plus tard, selon ses propres prévisions, tout serait terminé.

Ils avançaient toujours.

Ils avaient vu des contrôles partout et avaient dû emprunter de longs détours. L'air grouillait de glisseurs, qui tournaient en rond au-dessus de la zone interdite. Des navires patrouillaient sur la mer. Les glisseurs de police fonçaient au ras de l'eau. Cela ne pouvait pas être une ruse pour les déloger de leur cachette, mais constituait indubitablement une partie du dispositif de sécurité prévu pour la visite de Beiger dans l'usine robotisée.

Ils atteignirent un endroit de la forêt éloigné de moins de vingt kilomètres de l'entrée de l'usine. Ils se battirent péniblement contre les taillis de ronces.

— S'ils nous trouvent ici... chuchota Jermon épuisé. Ils nous tueront, Skalter !

Tandis que Skalter tentait, par des mots rassurants, de calmer son compagnon et de minimiser le danger, Jermon s'appliquait à ne pas laisser transparaître sa peur. Aussi se traînait-t-il avec son chargement à travers les fourrés, à la recherche perpétuelle d'un piège ou d'un système d'alarme. Mais cette zone semblait être libre de policiers et de robots.

Pendant ce temps, Skalter Mingus réfléchissait à la manière dont ils pourraient pénétrer dans l'usine robotisée sans être abattu dès la première tentative.

♦

Crystal Talongh avait un pressentiment qu'elle ne pouvait pas s'expliquer.

Elle pressentait de quelque manière que cette traque n'allait pas se terminer comme toutes les précédentes.

D'après l'image indistincte que lui avait fournie le mini-espion, elle connaissait les deux hommes. Elle pourrait aussi les identifier à peu près d'après leurs vêtements. Elle connaissait également leurs voix.

Mais plus l'après-midi du 9 août avançait, et plus la jeune outsider devenait inquiète. Et la vie commune avec Jocelyn renforçait cette inquiétude. Comme amant, il était presque inégalable, mais son comportement autoritaire et dominateur la dérangeait de plus en plus.

Ils avaient suivi toutes les pistes.

Ils avaient préparé la fin de leur traque avec toutes les précautions possibles. Et ils savaient que les deux malades attendaient aussi l'heure à laquelle Beiger rendrait visite à l'usine.

Par contre, les deux dernières fusées les avaient surpris : la première tirée directement sur le palais de Beiger, et l'autre en plein milieu de la ville.

Jocelyn et Crystal écoutaient sans relâche les émissions et les liaisons radio.

Pas le moindre incident dans les parages de l'usine...

Crystal regarda l'heure. C'était le début de la matinée.

— Allons-y ! dit-elle brièvement. Beiger va partir d'ici quatre à cinq heures.

— D'accord. Soit que les malades sont déjà dans l'usine, soit qu'ils se cachent aux alentours, répondit Jocelyn.

Pour augmenter l'excitation croissante de la traque, ils avaient tous les deux renoncé à leurs écrans protecteurs et à leurs armes lourdes. Ils ne portaient qu'un radiant, une tenue de combat légère et les indispensables appareils détecteurs.

— Nous les trouverons ! assura Crystal.

Il était particulièrement attractif qu'une armée de policiers eût été affectée à la protection de Beiger. Eux aussi seraient pris dans l'action lorsqu'ils pénètreraient dans l'usine. La remarquable difficulté de cette traque stimulait aussi bien Crystal que Jocelyn.

— Et nous les tuerons !

Daargun n'avait pas menti, mais ils n'avaient vu qu'une seule fois les caméras volantes. Ils étaient néanmoins persuadés que même leur départ et leur vol seraient filmés et enregistrés.

— Comme notre mission le prévoit.

Ils avaient garé le glisseur sur la terrasse. Jocelyn s'assit aux commandes, et quelques minutes plus tard, ils étaient en route pour l'usine robotisée. Au bout de deux mille mètres, ils se rendirent compte que Beiger allait suivre une sorte de voie triomphale jusqu'à l'usine : un large couloir formé par des véhicules de police s'étirait à travers la moitié de la ville et de la région, jusqu'à l'extérieur de l'ancien parc.

CHAPITRE IX

Jermon Tascho regardait son ami avec des yeux remplis d'inquiétude. Le petit homme aux cheveux noirs n'était pas rasé. Ses yeux étaient cernés et son visage constellé de piqûres d'insectes.

— J'ai peur, chuchota Jermon.

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur, murmura Skalter. Les policiers sont tombés dans notre piège, Beiger n'aura aucune chance.

Il se redressa prudemment. Un glisseur, moteur en marche, était posé entre eux et l'usine distante d'environ cinq kilomètres.

Il avait de nouveau péniblement réussi à calmer le petit homme. Jermon était en train de courir sur la piste, au moment où un glisseur de police avait entrepris un contrôle de routine. Aussitôt, la poursuite s'était engagée. Jermon était retourné dans la forêt, et lorsque les policiers avaient commis l'erreur de descendre pour le poursuivre, Skalter avait tiré sur l'un des hommes et assommé l'autre avec la crosse de son arme.

" ... *répondez ! Que se passe-t-il ?* " appela une voix agitée dans le haut-parleur.

Skalter s'empara rapidement du micro et répondit en haletant :

— Rien du tout. Le contrôle est terminé. C'est un robot de recherche que nous avons poursuivi dans le feu de l'action.

" *Et merde ! Bon, ça va. Retournez à l'entrée. Nous avons encore besoin de renforts.* "

Pendant ce temps, Jermon avait revêtu le pantalon et la veste du plus petit des policiers, avant de lui prendre son équipement et d'enfiler ses bottes. Il tremblait toujours.

— C'est une bonne chose que ces types portent des casques, dit-il en haletant, car avec nos têtes...

Skalter changea aussi de vêtements à toute vitesse. Il dissimula les deux cadavres sous des fourrés et jeta négligemment ses vêtements à côté d'eux. Puis il signifia à Jermon de s'asseoir sur le siège latéral. Leurs armes lourdes et les quelques pièces d'équipement atterrirent sur le siège avant.

— C'est donc bien aujourd'hui que vient Beiger ! dit-il d'une voix forte en poussant la commande de puissance en avant.

Le glisseur démarra et entra sur la piste à grande vitesse. Skalter éteignit le gyrophare et réduisit le volume sonore de l'intercom.

Le glisseur fonça dans les rues du quartier. Skalter dut presque virer à cent quatre-vingts degrés pour repasser devant les ruines calcinées du poste. La machine descendit la rampe et s'arrêta devant le sas du personnel de l'usine.

— Les malades ont une particularité, dit Skalter Mingus en guidant le glisseur entre les autres machines. Ils ne s'intéressent pas à leurs semblables. Pratiquement personne ne s'inquiétera de nos barbes.

Il fouilla malgré tout le glisseur. Il finit par trouver les effets personnels d'un policier, parmi lesquels il mit la main sur de la mousse à raser. Quelques minutes plus tard, les deux hommes aux visages glabres passaient sans contrôle devant un cordon de robots et de policiers. Dix pas plus loin, ils se retrouvèrent dans les bâtiments de l'usine.

À partir de cet instant, le grondement sourd des machines n'allait plus quitter leurs oreilles.

— Que faisons-nous maintenant ? demanda Jermon d'une voix rauque.

Il tournait sans arrêt la tête de tous côtés pour tenter de s'orienter.

— Cherchons une cachette ! Là où des robots travaillent. Ils ne feront pas la différence !

— D'accord.

Ils se trouvaient dans un large couloir truffé d'appareils de contrôle. On voyait partout des voyants lumineux, des caméras de surveillance et des barrières, des écrans et des diagrammes fonctionnels multicolores. Le sol fait d'un matériau élastique portait des marques destinées à guider les machines roulantes. Des véhicules robotisés avançaient le long de ces chemins préprogrammés. Tous les vingt mètres était posté un garde, la main sur la crosse de son arme.

— Pas un mot ! Nous sommes chargés du contrôle de la pièce voisine, murmura Skalter sans remuer les lèvres.

— Compris.

Ils continuèrent à marcher. Ils croisèrent les regards inquisiteurs des gardes. Mais bien qu'ils fussent tous les deux à moitié morts de peur, ils réussirent à passer au milieu de neuf hommes et à faire coulisser une large porte vitrée, sur laquelle étaient inscrites une rangée de caractères et une combinaison chiffrée destinées aux optiques des robots.

La porte se referma derrière eux. Ils se retrouvèrent dans l'obscurité.

♦

Jeremy Beiger était venu à bord d'un chasseur spatial avec trois secrétaires et sept gardes du corps personnels. Il était enveloppé dans un champ protecteur doté de la capacité d'absorption maximale que pouvait produire la technologie terranienne. Dix hommes fortement armés et à l'abri d'écrans défensifs formèrent un mur vivant pour permettre à Beiger de débarquer de son chasseur et de monter dans un glisseur. Celui-ci démarra immédiatement, volant entre deux rangées d'une centaine de robots de combat, et entra dans le sas disposé à l'entrée du couloir menant à la centrale principale.

Il était une heure trente.

Beiger se retourna. Ce n'était pas la première fois qu'il venait ici, mais aujourd'hui, il devrait décider si l'usine pouvait être modifiée pour doubler sa capacité de production. Jeremy Beiger, un homme de taille moyenne et d'apparence discrète, possédait une voix qui faisait trembler ses subordonnés. Il savait s'en servir comme un virtuose de son instrument.

— Nous sommes ici parce que les travaux d'agrandissement coûteront une somme considérable. La construction sur ce type de terrain sera source de difficultés.

Un secrétaire dit sans réfléchir :

— Nous pouvons bâtir des extensions souterraines. Cela présente deux avantages : c'est plus rapide, parce que les installations souterraines correspondantes existent déjà. Il suffirait de les agrandir. De plus, les installations de production de ce type ont un meilleur rendement.

— C'est ce que je vois ! grommela Beiger.

Il avait un visage long, les cheveux coupés court et une épaisse moustache.

— En tout cas, les délais d'achèvement sont cruciaux. Si nous nous décidons, nous devrons travailler vite. La production ne doit pas chuter, ne serait-ce qu'une minute.

— C'était une condition posée dès le début, rappela un autre de ses collaborateurs. Vous devriez absolument voir la centrale.

— C'est bien ce que j'avais prévu, déclara Beiger.

D'innombrables caméras suivaient Beiger, tandis qu'il prenait place avec ses proches collaborateurs sur un chariot robotisé qui se mit à rouler doucement vers la zone de sécurité de la centrale.

Cette usine, bâtie avant que la Terre ne se mît en orbite autour de Médaillon, produisait en série des instruments et des pièces détachées biopositroniques destinés aux vaisseaux spatiaux, aux glisseurs et aux transporteurs. Elle était importante, et c'était l'une des rares installations de cette taille sur le continent nord-américain. Beiger devait parvenir dans le délai le plus court possible à doubler sa capacité de production. Et il était pressé, car d'autres tâches l'attendaient.

— Où est cette maudite centrale ? s'enquit Beiger.

Ses yeux perçants scrutaient chacun des éléments composant l'équipement technique de l'usine. Toutes les sections travaillaient à un rythme normal sans souci des visiteurs.

— Encore deux mille mètres, et trois sas à traverser, expliqua l'un des ingénieurs responsables.

♦

Des empilements de conteneurs de matière première et de pièces détachées emplissaient l'entrepôt. Plus de mille colonnes s'élevaient entre le sol et le plafond. Entre celles-ci roulaient et planaient continuellement les machines d'approvisionnement, venant chercher ici ou là des chargements selon la demande en matériaux. Les deux saboteurs progressaient tranquillement, évitant les engins et zigzagant entre les colonnes pour s'approcher de la cabine de commande qui était disposée à mi-hauteur de la salle.

L'ingénieur avait quitté son poste, car on avait eu besoin de lui pour guider les visiteurs.

— Il est déjà deux heures passées, constata Jermon. Beiger doit être arrivé, Skalter.

— Peut-être est-il déjà dans l'usine, et nous ne l'avons pas remarqué, dit Skalter alarmé.

Il gravit les marches de l'escalier métallique menant à la cabine et inspecta celle-ci. Il découvrit immédiatement le visiophone branché qui montrait le groupe des visiteurs.

Skalter revint rapidement sur ses pas et annonça :

— C'est Beiger ! Jeremy Beiger !

En dessous de lui monta la voix de Jermon :

— As-tu dit Beiger, Mingus ?

— Oui, il est ici. Je le vois !

L'image couleur en trois dimensions était claire et nette. Skalter vit le chariot robotisé s'engouffrer dans un sas. Un écran énergétique se releva et des portes blindées coulissèrent ou roulèrent sur le côté. Puis, le glisseur disparut au détour d'un corridor. La main de Skalter se porta à son arme sous sa veste. C'était un radiant lourd.

— Beiger ? Vraiment ? Mais il est entouré de son équipe de sécurité, Skalter ! dit Jermon qui se tenait près de lui, regardant sur l'écran la porte en train de se refermer.

— Je te dis que je l'aurai. Ce haïssable représentant de la maladie et de la folie ! Je le tuerai. Jermon !

— Oui ?

Le petit homme s'était remis à trembler, et il tourna la tête avec inquiétude.

— Charge-toi de nous ménager une retraite. Je vais mener ma mission à son terme. Plus rien ni personne ne pourra m'en empêcher !

Il pivota sur lui-même, écarta Tascho et dévala l'escalier. Il traversa l'entrepôt en courant, s'arrêtant en plusieurs endroits pour s'agripper aux colonnes de conteneurs et faire tomber certains d'entre eux au sol, où ils se brisèrent bruyamment en répandant leur contenu. Des robots vinrent s'y fracasser. Des colonnes vacillèrent et s'écroulèrent lentement. D'un bond, Skalter fut au portail qu'il fit coulisser dans un effort surhumain.

Il se retrouva dans un corridor vide. Des machines bourdonnaient tout autour de lui. Skalter ne prit pas le temps de réfléchir et se dirigea vers la gauche. La centrale de commande se trouvait de ce côté. Il leva son arme à hauteur de sa poitrine et prit sa respiration. Il y avait environ deux cent cinquante mètres devant lui. Il pourrait parcourir cette distance en quarante secondes, passant devant des machines et des robots de surveillance dont le programme de sécurité n'avait pas prévu la présence de terroristes habillés en policiers.

— Beiger ! Ta dernière heure a sonné !

Il atteignit la porte suivante. Il la força et traversa le sas.

Trois enjambées supplémentaires l'amenèrent devant une autre porte.

— J'y arriverai ! gronda-t-il.

La porte coulissa sur la droite. En se jetant dans l'ouverture avec un cri étouffé, Skalter Mingus vit qu'il avait atteint le point exact qui le conduirait vers sa cible. Il se trouvait sur une passerelle circulaire courant le long du mur d'une salle cylindrique. Partout, les murs étaient recouverts d'armoires carrées, rectangulaires ou circulaires, abritant des ordinateurs et des circuits de commande.

Des centaines de milliers de voyants et de cadrans composaient des motifs multicolores et confus.

Au centre, au pied de la rampe d'entrée, trônait un pupitre semi-circulaire pourvu d'imposantes commandes. Trois sièges pivotants étaient fixés devant celui-ci. Des gardes, l'arme au poing, étaient alignés tout le long de la section inférieure du mur. Les canons de leurs armes pointaient vers le plafond.

Skalter vint heurter légèrement la balustrade. Il abaissa son arme et observa le groupe qui se tenait au milieu de la salle. Ils étaient à moins de cinquante mètres de lui. Mingus se concentra sur Beiger, qui était en train de parler, debout au centre d'un cercle d'auditeurs.

Il avait débranché son champ protecteur.

Skalter enleva le cran de sûreté de son arme. Il appuya le canon sur la barre supérieure de la balustrade de plastométal et visa. Tout en maintenant le bout du canon de la main gauche, il empoigna la crosse de la main droite. Puis il fit glisser sa main gauche. Le métal produisit un grincement contre le plastique.

Un bruit qui, en résonnant dans le silence de la salle, le trahit. Skalter s'en rendit compte en voyant tressaillir un homme posté devant lui en contrebas. Il tira immédiatement.

Un long trait de feu jaillit de la gueule de son arme et s'abattit au beau milieu du groupe. Le flot ardent s'écrasa en crépitant sur les écrans protecteurs des gardes. Deux hommes se jetèrent sur Beiger pour lui faire un rempart de leurs corps.

Ils n'agissaient pas ainsi par sens du devoir ou pour empêcher sa mort par un sacrifice personnel, mais parce que des ordres précis leur avaient été donnés en ce sens.

Une fraction de seconde plus tard, une trentaine de gardes ripostaient de tous les côtés.

Les rayons convergèrent tout autour de Skalter. Mais il continua à balayer sa cible avec le canon de son arme. Il transperça des écrans protecteurs. Des hommes blessés s'écroulèrent en criant sur le sol. Derrière Mingus, une armoire de commutation se détacha de la paroi et tomba sur la passerelle. Skalter baissa la tête et poursuivit Beiger de ses tirs, tandis que celui-ci louvoyait vers la sortie. Il était toujours entouré d'un cercle d'hommes équipés d'écrans protecteurs.

Mingus n'avait aucune chance contre cette bulle d'énergie. Le flux d'énergie de son radiant s'y écrasait en générant des gerbes multicolores.

— J'y arriverai ! gronda-t-il entre ses dents serrées.

Skalter Mingus n'était qu'à moitié conscient que derrière lui, des armoires de circuits sautaient et se détachaient du mur en projetant des torrents d'étincelles. Des tubes éclatèrent tout autour de lui. Il se déporta vers la gauche, essayant d'atteindre le centre de la grappe humaine.

Tous les tirs défensifs des gardes se concentraient à présent sur lui.

Un rayon toucha son arme, portant le canon à l'incandescence et faisant sauter le chargeur. Skalter lança son arme lourde par-dessus la balustrade et prit son petit radiant.

L'enfer s'était déjà déchaîné dans l'usine robotisée.

Les circuits d'urgence avaient stoppé la fabrication, des commandes erronées ayant occasionné, conjointement avec la panne partielle des régulateurs, un chaos au sein des machines et des voies de circulation automatisées.

Mingus tirait comme un forcené tout autour de lui.

Dans sa haine, qui n'était plus tempérée par une réflexion raisonnable, il n'avait pas compris dès le départ que même s'il tuait Beiger, un autre homme avec le même projet prendrait sa place. Rien ne changerait, même si les agitateurs essayaient d'imposer le Chaos par des meurtres en série.

Une fourmi aurait eu plus de chances contre un vaisseau spatial que Skalter Mingus contre la société aphilienne.

CHAPITRE X

Le glisseur de Jocelyn *le Pic* et de Crystal fondit du ciel comme un vautour dès qu'ils entendirent le premier rapport. Ils atteignirent l'entrée de l'usine juste au moment où des gardes et des policiers se ruaient à l'intérieur de tous les côtés.

Les sirènes hurlaient. On entendait des tirs provenant de l'intérieur. Une multitude d'ordres, parfois contradictoires, fusait des haut-parleurs. De la fumée commençait à sortir par les accès de l'usine. Une odeur irritante d'isolants grillés se répandit sur tout le secteur. Les véhicules d'incendie semi-automatiques fonçaient par des puits à l'intérieur de l'usine. Ces puits sautèrent.

— Par ici ! cria Jocelyn en sautant sur un véhicule d'incendie qui passait près de lui et en s'y cramponnant.

Crystal l'imita et s'accrocha à l'un des glisseurs transportant une équipe et du matériel de secours, qui empruntait un puits pour pénétrer à l'intérieur des bâtiments.

" *Alerte dans la centrale !*

Beiger tué dans un attentat !

Le terroriste se défend avec l'énergie du désespoir. De nombreux blessés !

L'état d'urgence est en vigueur.

Alerte incendie ! Alerte ordinateur ! Alerte radiations ! "

Et, par-dessus tout, les bruits des tirs et des sirènes, des machines et des cris, des cuves faisant explosion et des chaînes de fabrication bouleversées.

Ceux qui avaient été envoyés comme équipes de secours n'obéissaient pas à une motivation personnelle, mais seulement aux ordres. Ici et là retentissait dans l'usine le fracas d'une explosion. Le glisseur à la cabine duquel s'était agrippé Jocelyn traversa par trois fois d'épais nuages de fumée. Au bout d'un temps étonnamment bref, les véhicules de Crystal et Jocelyn surgirent dans la vaste centrale.

Jocelyn sauta à terre et roula sur le côté. L'une des caméras promises était quelque part au-dessus de lui. Les canons à mousse entrèrent en action et envoyèrent leur liquide extincteur sur les circuits en feu.

— Là-haut, Jocelyn ! cria Crystal en courant vers lui.

Personne ne prêtait attention à ces deux civils. Jocelyn fit un bond de côté pour laisser passer un robot-pompier qui l'évita en bourdonnant et alla s'écraser contre un réservoir. Puis, il regarda en l'air et vit un grand homme large d'épaules qui tentait d'escalader une rampe.

Il tenait une arme à la main, avec laquelle il tirait des séries de salves rapides vers les hommes et les machines qui l'avaient encerclé.

C'était le malade !

Jocelyn chercha un moyen de tuer cet homme pour accomplir sa mission. Il leva son arme à travers les nuages de fumée. Durant plusieurs secondes, sa vision fut imprécise. Mais ensuite, avant qu'il pût faire feu, un pan de mur de quatre mètres de largeur se détacha et tomba en brûlant devant lui. La partie supérieure toucha le malade, qui tomba de la rampe et fut enseveli sous une grêle de débris incandescents.

— Merde !

Jocelyn recula avec rage et descendit en courant vers le pupitre. D'une seule main, il bascula des rangées d'interrupteurs et de curseurs. Il provoqua en moins de deux minutes un chaos qui anéantirait des millions de solars. Puis, il repartit en courant. Il aperçut un portail par lequel s'enfuyaient quelques personnes. Il crut reconnaître la silhouette de Crystal. C'était bien elle. Il la rattrapa dans un couloir enfumé.

— Le deuxième homme ! Il est encore quelque part par ici ! dit-elle avec agitation. Qu'as-tu fait avec ce pupitre ? Reginald Bull ne voulait certainement pas cela !

Il répondit en criant, tandis qu'elle progressait lentement dans le couloir :

— Je termine mon travail comme je l'entends. Je suis un outsider. Seuls comptent ma personne et mon bon plaisir.

Elle lui répliqua furieusement :

— Mais je voulais toucher la prime ! Maintenant c'est fichu !

À travers les flammes et les lignes de câbles incandescents, ils coururent vers la sortie en compagnie d'hommes et de femmes portant des vêtements ignifugés qui commençaient à se consumer.

— Je n'ai pas besoin de cette prime. Je ne fais que ce qui me convient. Personne ne me donne d'ordres !

— Mais... Les caméras !

Il l'agrippa sans ménagement par le bras et ouvrit une porte. Crystal se dégagea et dégaina son arme. Lorsqu'elle leva le canon et, simultanément, sauta en arrière, elle vit le froid rictus et la lueur dans les yeux de Jocelyn.

— Les caméras vont enregistrer que tu veux me tuer ! dit-il avec un rire sarcastique.

Il jeta un bref regard dans la pièce en feu et cria :

— Tu ne me tueras pas, Crystal ! De plus, tu commences à m'ennuyer.

À moitié ivre de colère, elle pressa la détente. Le canon de son arme était dirigé contre la poitrine du *Pic*. Mais le rayonnement attendu ne jaillit pas. L'arme ne bourdonna même pas.

— Vide ! dit-il en la saisissant à la gorge et en l'attirant à lui. J'avais tout prévu. J'ai rendu ton arme inutilisable.

Il lui donna un coup de pied qui la fit tournoyer et la rejeta dans la pièce. Elle tomba sur le sol. Elle se releva et fit rapidement volte-face. Mais la porte se referma sur elle dans un vacarme terrible. Les lourds verrous, qu'on ne pouvait manœuvrer que de l'extérieur, se bloquèrent. Un mur de la petite pièce était encore la proie des flammes et dégageait de la fumée et des gaz toxiques. Crystal comprit qu'elle allait être brûlée et asphyxiée si un miracle ne la sauvait pas. Elle se plaça au centre de la pièce et regarda tout autour d'elle. Mais elle ne put trouver aucun moyen de s'échapper.

Elle alla à la porte et se mit à frapper de la crosse de son arme inutile contre l'acier insonorisé.

Même si quelqu'un l'entendait, ce serait un miracle si on lui ouvrait la porte. La pitié et la compassion ne faisaient pas partie du monde où vivait Crystal.

♦

Jocelyn continuait à courir.

— Personne ne me vaut. Je suis Jocelyn, et je suis de nouveau indépendant, dit-il pour lui-même à voix basse en progressant dans le couloir.

Il pourrait encore utiliser l'appartement de Crystal pendant les prochains jours. Mais ensuite, il lui faudrait disparaître de New York aussi rapidement et discrètement qu'il y était venu. Quelques minutes plus tard, à mi-chemin de l'une des nombreuses sorties, il vit trois hommes qui en traînaient un quatrième dans une pièce attenante.

— Un malade ! C'est le terroriste ! cria quelqu'un.

Un homme le frappa, tandis que les deux autres le retenaient par les bras. Le tissu de son uniforme de police était déchiré. Le petit homme aux cheveux noirs en bataille réussit à se libérer et courut en titubant vers Jocelyn.

— Aidez-moi ! Ils veulent me tuer ! Je ne suis pas un terroriste ! cria-t-il.

La sueur et les larmes coulaient sur son visage tourmenté. Un filet de sang s'écoulait d'une blessure au-dessus de son œil.

Jocelyn fut tenté de pianoter rapidement avec son doigt, mais au lieu de cela, il prit son arme et la dirigea sur le petit homme. Ses grands yeux sombres le regardaient avec une expression qu'il ne put identifier.

— Tu es l'ami du terroriste ! dit Jocelyn en pressant la détente.

Le trait de feu atteignit l'homme en pleine poitrine et le projeta à trois mètres en arrière. Le mourant écarta les bras, et un cri étranglé s'échappa d'entre ses lèvres humides. Il s'effondra lourdement sur le sol. Jocelyn passa devant les trois hommes ébahis et découvrit un glisseur d'incendie vide d'occupants, arrêté au milieu du corridor.

Il ouvrit la petite porte, bascula un interrupteur et plaça le mécanisme de pilotage sur commande manuelle. L'engin se mit en marche avec un bourdonnement et s'éleva au-dessus du sol.

Personne ne vit Jocelyn *le Pic* quitter l'usine.

Personne ne s'occupa de savoir où et comment il avait trouvé un glisseur pour partir. Lorsqu'on le chercherait pour lui remettre la prime, il s'avèrerait que l'appartement de Crystal Talongh était vide. Mais il semblerait qu'une femme avait encore habité là peu de temps auparavant.

♦

Daargun appuya sur un interrupteur et regarda d'un air désabusé l'image qui s'éloignait dans la profondeur apparente de l'écran.

— Vous et moi avons été trompés. Concrètement, c'est un échec. Nous pourrons tout au plus diffuser un montage sévèrement censuré, monsieur.

Reginald Bull regardait ses poings, avec lesquels il avait frappé la table à plusieurs reprises.

Quelques secondes plus tôt, on avait annoncé que Beiger était en vie et que l'incendie était maîtrisé. Mais les réparations bloqueraient la production de l'usine pendant des mois.

— Nous aurons tout de même essayé, dit Bull.

— Les outsiders contre les malades, des individualistes presque maladifs contre des criminels... Cette expérience est un échec, monsieur !

Daargun toussa et avala une capsule jaune.

— Nous ne continuerons pas à travailler avec eux. Que ce soit officiellement ou officieusement...

— Ils ont néanmoins rempli la fonction d'appât. Ils nous aident par leur efficacité.

— Nous en resterons à la situation qui régnait avant cette tentative, compris ?

— Assurément, monsieur !

Reginald Bull s'adossa dans son fauteuil et réfléchit. Après un court silence, il dit sans transition :

— Je vais devoir m'occuper moi-même de ces hommes autour de Roi Danton. Il essaye de fédérer tous les malades. Je crois que j'ai déjà l'esquisse d'un plan.

Daargun regarda son chef. Au vu de l'expression qui s'affichait sur le visage de Bull, il était assuré que son plan était raffiné. Raffiné, sans pitié, et absolument mortel pour ses opposants et ceux qui se mettraient en travers de son chemin.

F I N

L'aphilisme et la criminalité

La perte des émotions humaines induite par l'aphilisme a eu un effet particulièrement remarquable dans les domaines de la transgression des lois et du traitement de la criminalité. Dès les premiers temps de la société aphilienne sont apparues deux tendances amenant le trouble, l'insécurité, et la peur au sein de la population.

Au début de l'aphilisme, l'ancien code pénal était toujours en vigueur. Mais l'aphilisme ayant ôté tout scrupule aux êtres humains, et les textes ne prévoyant pas la peine de mort qu'ils auraient redouté pardessus tout, ils furent conduits à violer de plus en plus souvent la loi, chaque fois que cela pouvait leur apporter un quelconque avantage. L'aphilien ne tuait plus par haine ou par vengeance, car de telles émotions lui étaient étrangères. Simplement, il se débarrassait de celui ou celle qui gênait ses intérêts ou son avancement. Il volait et pillait pour s'enrichir. Il mentait et escroquait pour obtenir des avantages qu'il n'aurait pu se procurer autrement. La conséquence inéluctable de l'aphilisme fut une augmentation du nombre des actes criminels à un point tel que toute l'humanité ne sembla bientôt plus se consacrer qu'au mensonge, au vol, au pillage, à la violence et au meurtre.

Telle était l'une des tendances. L'autre se manifesta sur le terrain du traitement de la criminalité. Les nouveaux dirigeants s'aperçurent bientôt que l'ancien code pénal, qui ne contenait pas la menace de la peine de mort, était devenu pratiquement inefficace. Le gouvernement considéra de son devoir de se préoccuper de la stabilité de la société. Il devait également agir contre la montée en flèche de la délinquance. Car sous l'effet de la criminalité de masse, la société menaçait de s'effondrer. Il ne fut pas difficile aux dirigeants aphiliens d'aménager le code pénal afin qu'il punît de mort le moindre délit. Le principe de la proportionnalité des peines fut sacrifié sur l'autel de l'aphilisme. C'était la seconde tendance. Un être humain doué de sentiments voit aisément pourquoi un larcin occasionnel ne doit pas être puni aussi sévèrement qu'un meurtre délibéré. Pour un aphilien, cependant, un petit délinquant équivaut à un criminel endurci, un voleur de circonstance vaut un meurtrier récidiviste. Il ne voit pas de raison pour laquelle les deux ne devraient pas être frappés de la même peine, la seule qui puisse encore effrayer les aphiliens : la peine de mort.

Le renforcement du code pénal ne resta pas sans effets. Le citoyen ne se sentit plus en sécurité dans la société aphilienne. Jour après jour, il craignait pour sa vie, puisque la plus petite infraction impliquait pour lui la pire des punitions. Quelqu'un voulant lui nuire n'avait qu'à cacher chez lui un objet volé et ensuite appeler la police. Jusqu'ici sans histoires, il serait convaincu de vol et condamné à mort. La peine de mort était suspendue comme une épée de Damoclès au-dessus de la tête de tous les citoyens. Il est compréhensible que dans ces conditions, le calme général soit reve-

nu. Les dirigeants, qui regardaient avec satisfaction les résultats apportés par la nouvelle législation, durent cependant reconnaître que les citoyens étaient si stressés et angoissés par ces lois draconiennes que la société menaçait d'imploser, non plus en raison de la criminalité, mais à cause de la peur généralisée.

Le gouvernement se vit contraint à un changement d'attitude. Le code pénal fut réécrit pour la seconde fois. Les peines draconiennes disparurent. Les citoyens respirèrent, mais la criminalité reprit sa progression. Cependant, elle ne s'étendit guère. Certes, les simples vols n'étaient plus passibles de la peine de mort, mais il n'y eut bientôt plus aucun voleur qui pût profiter plus de quelques jours de son butin. Un matin, on le retrouvait quelque part, à un coin de rue, dans son appartement ou au bord d'une route : assassiné. Les meurtriers n'étaient jamais arrêtés. Il s'avéra bien vite que ce destin frappait tous ceux qui, pour leurs délits, auraient mérité la mort selon le premier code pénal modifié, et seulement quelques mois de prison ou de travaux forcés d'après la seconde version. Le gouvernement parla d'autodéfense. Il expliqua que c'était là le fait de citoyens respectueux de la loi, qu'il baptisa du nom de vigilants, et qui s'étaient regroupés pour lutter contre la criminalité par leurs propres moyens. Les vigilants n'opéraient pas dans le cadre de la loi et le gouvernement promit de faire tout ce qui était en son pouvoir pour mettre un terme aussi rapidement que possible à leurs agissements. La population fut rassurée. Mais on arrêta à peine quelques vigilants. Ceux-ci ne connaissaient aucune pitié. Ils distribuaient la mort, jugeant chaque infraction comme si la première version du code pénal modifié avait encore été en vigueur. La différence tenait en ce que le gouvernement n'avait rien à voir avec eux, puisqu'il affirmait lui-même pourchasser les vigilants.

Du moins en donnait-il l'apparence. Son plan était en réalité tout différent. Les gouvernants avaient procédé à la seconde modification du code pénal parce que des lois implacables avaient plongé les citoyens dans la terreur. La seconde modification n'était là que pour donner le change. Les dirigeants étaient toujours d'avis que toute infraction, même la plus bénigne, méritait la mort. Mais à présent, ce n'étaient plus les instances officielles qui exécutaient les sentences. Le gouvernement s'était mis en quête d'exécutants qui assumeraient à la fois les fonctions de policier, de juge et de bourreau. Et il les avait trouvés.

Les outsiders constituent un groupe d'hommes à l'instinct de conservation particulièrement développé. Non seulement ils sont aphiliens, mais ils ne se sentent aucune responsabilité envers la collectivité dans laquelle ils vivent. Ils sont par nature des solitaires, qui se comportent sans aucun égard pour les lois et n'agissent que dans le but de se rendre la vie plus agréable. Seule la perspective de mieux résister aux poursuites des autorités en se rassemblant les a conduits à constituer une organisation.

Secrètement, sans qu'un seul terme de cet accord ne transpire dans le public, les nouveaux dirigeants ont conclu un pacte avec les outsiders. Les outsiders se chargent de pourchasser les délinquants, comme si la première version modifiée du code pénal avait encore force de loi. L'avantage qu'ils en retirent est évident : ils s'approprient le butin des voleurs et des pilleurs. Le gouvernement, qui a conscience que la criminalité doit être combattue impitoyablement, y parvient par ce biais sans que la population en impute la responsabilité à ses dirigeants.